

Supplément.

1. N. Drăganu — Histoire de la littérature
Roumaine de Transylvanie
des origines à la fin du
xviii. siècle —

~~1. N. Drăganu — Les Roumains de
Transylvanie à la veille
du mouvement de Resurrection
nationale.~~

N. DRĂGANU
Professeur à l'Université de Cluj

N. 256/1938

Varia 694

2 br.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE
ROUMAINE DE TRANSYLVANIE
DES ORIGINES À LA FIN DU
XVIII^E SIÈCLE



BUCAREST
1 9 3 8

1942

Extrait de « La Transylvanie »

Inv. 25342

238485

no. 88.482.

N. DRĂGANU
Professeur à l'Université de Cluj

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE
ROUMAINE DE TRANSYLVANIE
DES ORIGINES À LA FIN DU
XVIII^E SIÈCLE

Extrait de « La Transylvanie »

66294



BUCAREST
1 9 3 8

CONTROL 195

Cota 70186
Inventar 66294

rcv 7/01

1956

B.C.U. Bucuresti



C66294

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ROUMAINE DE TRANSYLVANIE DES ORIGINES À LA FIN DU XVIII-e SIÈCLE

AVANT LE XVI-e SIÈCLE

I. Il est certain que la plus grande invention qui rendit possible l'évolution spirituelle de l'homme fut la *langue*, ce système de signes composé de sons qui nous permettent une communication directe avec nos semblables.

La seconde invention, dont l'importance n'est dépassée que par la première, fut celle de l'*écriture*, de la transposition de la langue parlée en un système de signes destiné à nous rendre possible de communiquer avec les autres hommes à distance dans l'espace et le temps.

L'écriture nous ouvre l'accès des productions de l'esprit écrites loin de nous; par elle nous avons la possibilité de les connaître, de les estimer, de les imiter, ou de nous écarter d'elles.

L'écriture nous conserve et nous transmet les résultats culturels du passé, sur lesquels nous pouvons plus facilement édifier ceux de l'avenir. Aujourd'hui, où nous avons atteint un niveau si élevé de civilisation et de culture, notre imagination est impuissante à se représenter l'aspect qu'aurait l'humanité si l'on n'avait pas inventé l'écriture, cet « ingénieux miroir de l'âme humaine » selon l'expression si belle du vieux et sage chroniqueur Miron Costin, « l'écriture

grâce à laquelle, selon ses besoins, l'homme pourra savoir et comprendre ce qui s'est passé il y a bien longtemps ».

L'écriture, plus ou moins soignée, plus ou moins compliquée et ornée, manuscrite ou imprimée, sur papier ou sur parchemin, placée dans une reliure de bois ou de carton, revêtue d'argent et même d'or, de peau ou de toile, ou seulement brochée, constitue le *livre*. Et livre signifie *culture* et *littérature*: littérature scientifique quand son but est d'instruire, belles lettres ou littérature proprement dite lorsque son intention est de plaire, par la beauté du contenu, et de distraire.

Quand l'écriture et l'imprimerie ont-elles paru pour la première fois dans les pays roumains, et surtout quand furent écrits et imprimés les premiers livres roumains, quand la conscience nationale s'éveilla-t-elle chez les Roumains? Telle est la question à laquelle il nous faut répondre tout d'abord.

Un préjugé, qui règne encore, prétend que le peuple roumain fut au Moyen Âge un peuple sans histoire et sans culture.

La vérité est qu'il a toujours eu son histoire et sa culture, plus au moins nationales, selon les époques, certes, et aussi selon les chefs qui le menèrent.

Au Moyen Âge il n'a pas été le maître de ses destinées. Dispersé sur de très vastes territoires, organisé en petites principautés et seigneuries sans liens étroits entre elles, et conduits souvent par des étrangers, il s'est vu imposer la culture de ceux qui lui commandaient.

Dès les IX-e et X-e siècles, et certainement avant l'apparition des Hongrois, — après la venue desquels n'aurait pu se produire ce qui est arrivé, puisque les rois de ces derniers étaient des apôtres du catholicisme, — les chefs des Roumains ont dû accepter comme langue de l'église et de l'administration le moyen-bulgare, en même temps que les productions littéraires de cette langue et la valeur des lettres qui y étaient en usage. La littérature roumaine de cette époque est une littérature d'emprunt recouverte d'un vêtement d'emprunt: c'est la littérature byzantine dans un vêtement slave; c'est le monde slave celui dont les Roumains partagent la vie depuis

plusieurs siècles, celui dans la langue duquel ils priaient alors ayant abandonné dans l'église leur propre langue, celle de leur conversion au christianisme; c'est ce monde slave qui leur a transmis une organisation ayant force de coutume à beaucoup d'égards.

La forme bulgaro-slave de la culture byzantine a régné chez les Roumains jusqu'aux XII-e et XIII-e siècles. A la fin du XIV-e siècle elle a été remplacée par les formes serbo-slave et macédo-slave. Vers le XV-e siècle cette forme perd elle aussi du terrain et des formes russo-ruthène et polonaise lui succèdent.

Il est difficile de parler d'une activité littéraire slave dans les pays aujourd'hui roumains avant la destruction de l'empire bulgare par les Turcs (1393—1398).

Nous n'avons aucun renseignement positif à ce sujet. Certains savants, jugeant d'après de nombreuses différences paléographiques et linguistiques, attribuent une provenance roumaine à plusieurs des vieux manuscrits trouvés chez nous; mais leurs affirmations sont dénuées de certitude.

Il n'est cependant pas douteux que la population orthodoxe du Nord du Danube employait dans le service lithurgique des livres venus du Sud du Danube; et cela aussi bien dans la période de bulgaro-slave que lorsque se produisirent les courants serbo-slave et macédo-slave.

Cependant les événements ne tardèrent pas à préparer le terrain pour une transformation qui ferait des pays roumains le foyer même de la culture slavonne.

II. Ceux-ci, dans leur résistance temporaire à l'invasion ottomane, devenaient un lieu de refuge pour les moines qui fuyaient devant les Turcs en emmenant avec eux leurs trésors de livres religieux slavons. Les seigneurs roumains leur ont offert l'hospitalité et la protection. L'église orthodoxe roumaine se fortifia, sans produire cependant rien de national, mais en nous séparant davantage du catholicisme de nos voisins. Celui-ci pouvait constituer pour nous un danger; et ne laissa pas de l'être tant qu'il ne fut accepté que par des individus de la classe dominante et ne pénétra que dans des régions fort limitées. Il aurait pu toutefois nous être utile

s'il avait été national, c'est-à-dire s'il avait gagné tout le peuple et nous transmettant en outre la culture occidentale.

C'est ainsi que furent construits dans les vallées romantiques des Carpathes, par les élèves des hésychiastes et des ascètes de l'école byzantine, un certain nombre de monastères: Cozia, Cotmeana, Strugalea, etc., en Valachie; Moldavitzza, Bistritzza, Neamtzul et d'autres en Moldavie, dont les fondateurs sont Mircea le Grand et Alexandre le Bon. En tout cas les plus anciens et les plus remarquables, Tismana et Vodița, sont de date un peu antérieure: ils sont dûs à Nicodim, un « moine serbe » (« fils d'un Grec de Macédoine, de Castoria, et d'une Serbe »), qui s'était formé au mont Athos. Nicodim est non seulement un fondateur de monastères, mais aussi l'auteur des plus anciens manuscrits slaves d'origine roumaine que l'on puisse dater, et en particulier d'un Evangélaire rédigé en serbe en 1404—1405 ap. J. C. (en 6913 de la Création), conservé à Bucarest.

Ces monastères devaient être pourvus de livres, et pour cela une intense activité littéraire se développa, se limitant d'abord à la copie des textes liturgiques. Parmi les premiers copistes beaucoup venaient sans doute du Sud du Danube. Deux tendances s'observent alors: en Moldavie on suit surtout la tradition bulgare, tandis qu'en Valachie c'est surtout la tradition serbe qui s'enracine.

En ce qui concerne l'exécution technique, les rédactions moldaves, nommées par les savants russes « moldo-slaves », se distinguent par leurs semi-majuscules caractéristiques, par leurs initiales pompeuses, leurs vignettes et leurs miniatures. Il nous est resté un nombre assez important de ce genre de beaux ouvrages faits avec soin par des maîtres calligraphes. Certains d'entre eux sont conservés dans nos monastères (Neamț, Homor, Voroneț, Putna, etc.); d'autres se sont égarés en des lieux très lointains: tel est par exemple un évangélaire de Neamț, de l'époque d'Étienne le Grand, qui, après avoir passé par les mains de Pierre Moghilă, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Publique Royale de Munich. Pendant la même période les rédactions serbes, pour la dénomination paléographique desquelles on emploie le terme de roumaino-

serbe — qui n'est pas exact — restent loin en arrière des précédentes.

Modestes et humbles serviteurs de Dieu, la plupart des moines qui écrivent n'indiquent ni leur nom ni la date de leur travail. Cependant nous connaissons quelques uns d'entre eux: un certain Gavriil, un « Athanase tacha », un Paladie, un Mircea, un Damian, etc.

Parmi eux certains savaient aussi relier les manuscrits, et graver dans l'argent les images saintes qui ornaient les lourdes couvertures de bois revêtues de velours. C'est ainsi qu'un certain Siluan, moine de Neamț, aurait relié un manuscrit des enseignements de Saint-Macarie.

Les moines anonymes des monastères roumains ne se sont pas bornés à écrire des livres liturgiques; ils ont commencé à dresser la liste des noms des personnages que les prêtres devaient mentionner dans leurs prières: fondateurs et bienfaiteurs des maisons religieuses qui les abritaient; et ainsi ils fournissent les premiers renseignements historiques relatifs aux Pays roumains: la Chronique de Bistritza, de Putna, de Pobrata, etc. Par leur contenu ces chroniques se rapprochent plus que les livres religieux de la littérature nationale.

Le premier chroniqueur slavon des Pays roumains dont le nom soit connu de nous est Macarie, le chroniqueur de Petru Rareș, moine érudit qui a employé le style pompeux de Manassès. Eftimie, le chroniqueur d'Alexandre Lăpușneanu, et Azarie, l'historiographe de Petru Șchiopul, sont ses élèves et ses continuateurs.

L'ouvrage le plus remarquable de Valachie est constitué par les fameuses: *Invățături ale bunului și credinciosului Domn al Țării românești, Neagoe Basarab Voevod, către fiul său, Teodosie Voevod* (Enseignements du bon et pieux Seigneur des Pays roumains et Prince, Neagoe Basarab, à son fils, le Prince Teodosie), qu'on attribue à Neagoe lui-même (1512—1521).

Alors que la Moldavie se distingue par les *manuscrits* qu'elle produit, la Munténie a le mérite de fournir les débuts de l'*imprimerie* à l'époque de Radu le Grand et de Mihnea. Le premier ouvrage imprimé est dû à un moine serbe nommé

Macarie qui avait appris ce métier nouveau à Venise et avait imprimé à Cetinje en 1494—1495 trois livres: la première partie d'un *Recueil de chants religieux*, un *Psautier* et un *Rituel*.

Comme les Turcs interdisaient l'imprimerie sur le territoire de leur empire, Macarie fut forcé de quitter la Turquie et, avec son matériel qui se réduisait à quelque sacs de lettres et à quelques tampons, il vint dans les Pays roumains où il imprima encore trois livres, probablement à Târgoviște: un *Recueil Liturgique* slavon en 1508, un *Recueil de chants religieux* slavon en 1510 et un *Evangeliaire* slavon en 1512.

L'imprimerie de Macarie semble ensuite disparaître. Pendant 30 ans environ on n'imprima plus rien en Valachie. Puis le Serbe Dimitrie Liubavici, neveu du célèbre imprimeur serbe Božidar, amena à Târgoviște un nouveau matériel d'imprimerie. En 1545 paraît dans cette ville d'abord le *Rituel* du moine Moisi; puis paraissent des *Actes des Apôtres* en 1547, etc.

Mais aucun livre imprimé ici au XVI-e siècle n'est roumain.

III. La situation est la même dans les territoires transylvains. Le monastère le plus ancien que nous y connaissions est celui de Peri (Maramureș), qui a été élevé au rang de « stavropighie »¹⁾ en 1391 par Antoine, patriarche de Constantinople, qui le prit sous sa protection. C'était donc un monastère orthodoxe; et la langue dans laquelle on y officiait, au voisinage des pays ruthènes, était, ainsi qu'il ressort de certains documents qui nous ont été conservés, la langue slavonne. Par conséquent les Roumains transylvains étaient « schismatiques », c'est-à-dire orthodoxes. Dans toutes les églises on employait le slavon. C'est pourquoi les nombreux manuscrits du XV-e et du XVI-e siècle, qui nous sont parvenus, sont slavons.

Pendant tout le XV-e siècle rien ne fut imprimé pour les Roumains des territoires transylvains. Tout ce qu'on trouve de roumain jusqu'à la fin du XV-e siècle se réduit

¹⁾ Monastère auquel le patriarche de Constantinople envoyait une croix.

à des noms propres et à des mots isolés conservés dans des documents latino-hongrois, slaves et grecs, ou dans les écrits d'auteurs qui ont employé la langue dans laquelle étaient rédigés les documents:

Mais

... *c'est d'abord par la poésie*
Que tout peuple commence
A prendre conscience de lui,

(... orice neam începe
 Intâiu prin poezie
 Ființa de-și pricepe)

comme nous le dit si bien le poète Iancu Văcărescu. La poésie populaire est aussi poésie. Et le peuple roumain a dû avoir une poésie populaire avant le XVI-e siècle, et même dès qu'il a commencé à se former, quoique celle-ci ne nous ait laissé aucun monument littéraire écrit.

En ce qui concerne sa poésie populaire, le peuple roumain n'a jamais connu de frontières: elle a partout le même aspect et à peu près le même contenu. L'on ne trouve de différences sensibles que dans les ballades historiques qui ont un caractère plus ou moins local.

Nous chercherons plus bas à montrer l'ancienneté de la poésie populaire roumaine en nous appuyant sur des exemples tirés de poésies populaires recueillies en Transylvanie.

Comme tous les autres, le peuple roumain de partout, et par conséquent celui de Transylvanie aussi, a toujours eu des joies et des peines auxquelles il a dû donner une expression littéraire, même sous une forme des plus primitives.

Les mots *cântec* (chant) (lat. canticum), *descântec* (formule d'incantation), *bocet* (chant funèbre) (de *boci* et ce dernier de *boace*, lat. *box*, *bocem* au lieu de *vox*, *vocem*), qui est composé de vers chantés, *strigătură* (jeu de mots versifié, vers satirique, épigramme) (de lat. *striga*, dérivé de *strix*, *-igem*). a *zice* (dire) (lat. *dicere*) dans le sens de « dire des vers », — et non seulement ceux de « a cânta » (chanter, jouer) (du chalumeau, avec une feuille, etc.), — a *face* (faire des sortilèges) (lat. *facere*) et a *desface* (défaire un sortilège), *fapt*

(sortilège) (lat. *factum*) etc., nous montrent que les espèces de poésie populaire qu'ils désignent sont très anciennes. Le peuple roumain avait donc dès le début des *cântece* et des *strigături* pour exprimer sa joie, de même que les Romains qui pouvaient se moquer même de leurs généraux dans leurs vers. Il chantait ou « disait » certains d'entre eux et, parce qu'ils étaient en « versuri » (vers), le *viers* (lat. *versus, -um*) a pris en roumain le sens de « mélodie » ou « ton » (*verș* est plus récent et nous est venu du hongrois *vers*; quant à *vers*, c'est un néologisme).

Le du chant est généralement humain, et par conséquent le même partout. Mais la forme qu'il revêt varie avec les lieux. Elle change continuellement d'individu à individu, et pour ce motif on ne peut reconstituer le texte initial. Comme il ne contient pas d'allusions historiques, le chant ne peut même pas être daté.

La *doina* (doïne, chant élégiaque) elle aussi, dont le nom n'a pas encore été expliqué avec certitude, paraît être ancienne, quoiqu'on la trouve seulement chez les Roumains du Nord du Danube.

Quoique le *basm* (légende) et la *poveste* (conte), en tant que dénomination de récits populaires merveilleux, soient des mots d'origine slave, leurs héros les plus remarquables, *Feții frumoși* (les Princes Charmants) (lat. *fetus, -um* et *formosus, -a, -um*) et *zânele* (les fées) (lat. *Diana*; cf. aussi *zănatic* « toqué, fou », lat. *dianaticus*), *strigile* (les stryges) (lat. *striga*) et *strigoii* (les revenants), *ielele* ou *dânsele* (= « elles », mais avec le sens de « fées malfaisantes », car on n'ose pas les désigner par leur nom) ont été reçus en héritage par le peuple roumain de ceux qui lui ont donné sa langue; ce qui est une preuve qu'il a toujours eu des « mythes » à sujets merveilleux et avec des éléments païens.

Un bon nombre des oeuvres de la littérature populaire roumaine ont dû apparaître dès l'époque romaine. On y retrouve des idées, des croyances, des traditions, etc., venant des ancêtres païens du peuple roumain. De tels éléments existent non seulement dans les *colinde* (Noëls), *bocete*, *descân-tece* et *făcățuri* (sortilèges, que l'on rencontre aussi chez les

Roumains comme genres de littérature populaire), mais aussi dans les *ballades* qui ont apparu plus tard.

Le nom de *colinde* n'est pas un héritage direct du latin *calendae*; il est venu ou plutôt revenu du slavon; mais le refrain, par exemple, si habituel dans les noëls de *Hai lerui*, *Ai lerui*, *Lerui*, avec toutes ses variantes, est de l'époque romaine et dérive d'*Alleluia* — avec *-ll-* conservés en *-l-*, et avec *-l-* changé en *-r-* —. Dans un noël l'Enfant-Jésus est bercé par trois jeunes fées. Dans un autre le soleil a des chevaux comme l'antique Hélios. *Junelul tinerel* (le jeune jouvenceau), combat contre un lion ainsi qu'Hercule.

Des éléments antiques de la mythologie païenne ont subsisté aussi dans les *bocete* roumains, chose facilement explicable par le fait que chez les anciens cette espèce de littérature populaire était connue (lat. *neniae* ou *naeniae*, *mortualia*, gr. *θρηνοι*). Ils nous servent de points d'appui pour nous permettre de dater — naturellement avec une certaine approximation — l'origine dans le temps des *bocete* respectifs. Un de ces éléments est tout d'abord l'antropomorphisme dans la présentation de la nature environnante. La personnification elle-même de la mort nous rappelle Pluton (Hades), quoique dans l'iconographie chrétienne elle ait pris un autre aspect. Le chant du sapin qui se trouve dans certains *bocete*, se rapporte à une vieille tradition qui consistait à mettre un sapin devant la maison pour faire savoir aux voyageurs qu'il s'y trouvait un mort. Les Romains plaçaient, eux, le traditionnel cyprès (*cypressus*). Le sapin lui-même est dit « des fées » et est représenté comme une sorte de « pont pour passer les eaux » dans l'autre monde.

Parfois dans les *bocete* s'introduisent des éléments tirés de formules d'incantation, souvent très anciennes. Tels sont ceux dans lesquels il est question de « remède » porté par une « fée », que l'on n'a pas trouvé, ou qui, si on l'a trouvé a été renversé par un petit merle, mangé par les boeufs, etc.

Les formules d'incantation, les sortilèges, les charmes et les moyens de rompre les enchantements sont des prières qui se présentent aujourd'hui sous un masque de christianisme posé sur un fond païen et qui sont destinés à secourir

en cas de maladie ou de malheur, à faire venir un être cher, à éloigner un ennemi ainsi qu'à détruire l'effet d'une puissance magique (« *fapt* », « *făcătură* » ou « *farmec* »). Continuant les antiques *incantamenta* et *pharmaca* mieux conservés dans la Romania orientale que dans l'occidentale, il est naturel qu'ils contiennent des éléments païens, témoignages de l'époque pendant laquelle ils ont été conçus. Ainsi par exemple le lait des vaches (dans une incantation « i Suraie » avec l'article placé devant, signe d'ancienneté) est tari par « des maléfices ». Le malade de paralysie souffre parce qu'il a été frappé « ... par les revenants et les revenantes. . . les jeteurs et les jeteuses de sort », parce qu'il a rencontré « les Frumoase, les Vântoase, les Mătricoase ». Le malade « qui est leur victime » a rencontré « la Fée, la Reine des Fées. . . les Vântoase ¹⁾ Frumoase » ¹⁾ et toute leur bande. « La Reine des Fées » peut guérir le malade en contraignant sa « bande » qui l'a pris à conduire « la force à la force », « la santé à la santé » etc.

Dans les formules d'incantation on trouve aussi le culte du soleil qui a « trois soeurs » et « un cheval ».

Sans insister sur les différentes théories relatives à la naissance des *légendes* ou des *contes*, ni sur leur forme particulière, nous nous bornerons à rappeler qu'ils tirent leur origine de l'Orient: d'abord de l'Inde, de la Perse puis de l'Égypte et enfin de la Grèce; de là viennent aussi les mythes et les oeuvres d'imagination qui en découlent. Le tout a été transmis à l'Europe par Byzance et recueilli surtout par les classes inférieures de la société. De même que le chant populaire, la ballade et les contes sont sans cesse refaits et modifiés, le canevas seul demeurant invariable (leurs formules stéréotypes sont comparables aux vers stéréotypes des épopées homériques et des ballades) et pouvant aussi servir de moyen d'orientation et de point d'appui pour la mémoire. L'élément ancien (cosmogonique et païen) demeure fondamental: ce sont des *fées*, des *empereurs rouges*, *jaunes*, *verts*, *blancs*, *noirs*, nommés ainsi d'après les points cardinaux et d'après le *monde blanc* = « la terre », et le *monde noir* = « le

¹⁾ Noms de plusieurs des mauvaises fées appartenant au groupe des « iele ».

souterrain », des *Princes Charmants*, le *Putois* (populairement chien de terre) = « *Cerbère* », des *revenants*, des *dragons*, des *diables*, des *fées présidant à la naissance*, des métamorphoses etc. Il s'y ajoute continuellement des éléments nouveaux (chrétiens, bogomiles, slaves comme les « *zmei* », sorte de dragons à tête humaine, etc.), soit par la tradition orale, soit par celle des livres populaires. Certains contes nous gardent l'épisode dans lequel Polyphème perd la vue: Ulysse est berger, ses compagnons sont ses frères, et Polyphème est le diable lui-même; dans d'autres nous retrouvons la légende de Cupidon et de Psyché cachée dans les « *Métamorphoses* » d'Apulée: Ioan Porc empereur (« *Ioan Porc Impărat* »), le fils du vieux (« *Ficiorul moșului* »), l'Oublié (« *Uitatul* ») qui a passé par nous chez les Saxons, les Hongrois, les Szeklers et les Tziganes). Le conte du « *Porc fermecat* » (le porc enchanté) existe non seulement chez les Roumains, mais aussi chez les Serbes, les Russes, les Albanais et les Grecs, en Italie, en France, au Portugal et jusque dans l'Inde.

La ballade populaire est issue de l'épopée par dégénérescence ou décadence. Les Roumains l'ont empruntée, comme les Italiens et les Hispano-Portugais, à la France des Croisades. Elle nous est parvenue par plusieurs voies: byzantine et sud-slave (et en particulier serbe), par les infiltrations occidentales en Épire et en Dalmatie, transportées plus loin par les mêmes moyens, et enfin par l'intermédiaire des Hongrois.

Bien que la ballade populaire roumaine, considérée comme genre poétique, ne soit pas antérieure aux XIII-ème et XIV-ème siècles, on y trouve cependant des éléments plus anciens pénétrés par les noëls et les contes. La ballade « *Inelul și Năframa* » (L'anneau et le voile), par exemple, se rapporte au mythe sur la formation du soleil et de la lune et comprend des éléments païens et des métamorphoses. Les deux corps célestes qui circulent sur la terre sont frère et sœur (la sœur s'appelle « *Ileana Cozânziana* ») comme Apollon et Diane. Les deux frères sont transformés en corps célestes afin de ne plus se rencontrer.

Un grand nombre de coutumes comme par exemple celle de l'« *înfrățirea* » (fraternité de croix, des amis se jurant fi-

délité à la vie et à la mort) sont très anciennes; elles datent de l'époque de la communauté roumaino-slavo-albanaise, antérieure à la division de la langue roumaine en dialectes. D'autres, comme le « bricelat » (autre sorte de fraternité de croix), « l'însurățirea » (fraternité de croix réservée aux jeunes filles) ou le « măcălău » (fête de la semaine de Pâques où les jeunes filles choisissent leur « soeurs de croix ») etc., ont été apportés aux Roumains par l'église au Moyen Âge.

La danse de « călușeri »¹⁾, la coutume des « juni »²⁾ de Brașov, etc., nous montre que souvent sur les éléments anciens s'en sont greffés d'autres au Moyen Âge et même plus tard.

Pour que le tableau de la vie spirituelle du peuple roumain — et tout d'abord de celui de Transylvanie — pendant l'époque précédant celle qui nous a laissé des monuments littéraires écrits, soit complet, il nous faut rappeler, que bien que de tels monuments ne nous soient pas parvenus, les Roumains n'ont pas oublié *carte* (le livre) (lat. *charta*) qu'ils ont gardé, *scrie* (écrire) (lat. *scribere*) et *scriptura* (écriture) (lat. *scriptura*), quoiqu'ils aient perdu *lege* (lire) (lat. *legere*) à cause de l'homonymie et qu'ils l'aient remplacé par le slavon *ceti* (slav. *císti*, *citq*). Et *stur* (lat. *stylus*) a perdu son sens original et a été remplacé par le *condeiu* (la plume) byzantin (m. gr. *κονδύλι* du grec ancien *κονδύλιον*) et par la *pană* d'origine latine (lat. *pinna*) lorsque l'on a commencé à employer pour écrire la plume d'oie.

Ainsi une littérature populaire et une certaine culture ont existé partout dans le peuple roumain, et par conséquent aussi en Transylvanie, avant même qu'aucun écrivain ait pensé à exprimer par écrit ses sentiments et ses pensées ou ce qu'il avait vu et entendu, pour le faire connaître à ses contemporains et à ses successeurs.

¹⁾ Groupe d'hommes qui aux environs de la Pentecôte exercent dans les rues, les lieux publics ou les maisons, des danses agiles accompagnées de chants.

²⁾ Les « junii » de Șcheii de Brașov forment une sorte de confrérie portant un costume spécial et organisant chaque année une fête avec défilé à cheval.

LE XVI-ÈME SIÈCLE

IV. La lettre écrite en 1521 par Neacșu Lupa de Câmpulung de Valachie à Hans Benkner du district de Brașov ne nous intéresse pas ici: elle n'est pas de provenance transylvaine, elle n'est pas une œuvre littéraire proprement dite, et elle n'a pas été imprimée.

Le premier livre roumain a été imprimé en Transylvanie. C'est un catéchisme dont aucun exemplaire ne nous est parvenu. Mais une note du 16 juillet 1544, conservée dans les comptes de la municipalité de Sibiu, nous dit que « ex voluntate dominorum dati sunt M. Philippo Pictori pro impressione catechismi valachici bibale fl. 2 ». ¹⁾ Le fait nous est attesté aussi par Adalbert Wurmloch, curé saxon de Bistrița de Transylvanie, dans une lettre de 1546, qui ajoute que ce « libellus », c'est-à-dire ce *Petit-Catéchisme*, a été imprimé à Sibiu en caractères cyrilliques (« impressus Cibinii . . . caracteribus ut vocant Rascianicis ») et que beaucoup de prêtres le considèrent « comme saint », mais que beaucoup le condamnent (« multi ex sacerdotibus amplectuntur eum libellum, tanquam sacrosanctum, multi autem prorsus contemnunt ²⁾ »).

Comme ce petit livre ne nous est pas parvenu, la fantaisie a pu se donner libre cours pour élever diverses hypothèses relatives à la langue de laquelle il était traduit, à l'auteur de la traduction, et même au lieu de l'impression.

Partant du fait que Wurmloch nous dit que l'ouvrage a été imprimé à Sibiu et que dans les comptes de cette ville il est attesté que la gratification pour l'impression a été donnée à Pictor par la municipalité de Sibiu, on a supposé tout d'abord que l'on avait affaire à un petit catéchisme de Luther traduit de l'allemand. Dans ce cas la traduction aurait pu être faite soit par Philippus Pictor lui-même — Mahler

¹⁾ Hurmuzaki, *Doc. priv. la ist. Rom.*, XI p. 859; cf. aussi Dr. Fr. Teutsch, *Der älteste Hermanstädter Druck*, dans *Korrespondenzblatt des Vereins für siebenbürgische Landeskunde*, III, No. 2 du 15 février 1880, p. 15; *Telegraful român*, Sibiu, 1880, No. 21.

²⁾ Kr. M. Kertbeny, *Ungarn betreffende deutsche Erstlings-Drucke*, Budapest, 1880, p. 150.

de son vrai nom ¹⁾ — qui apparaît dans les comptes d'alors en qualité de traducteur et d'écrivain en langue roumaine auprès du conseil municipal de Sibiu ²⁾ et qui fut souvent interprète, espion et ambassadeur en Pays-Roumain ³⁾, soit par quelqu'un d'autre, par exemple un prêtre roumain des villages voisins de Sibiu, comme ceux de Săliște et de Rășinari — quoique nous n'ayons pas connaissance que la Réforme ait pénétré chez les Roumains de ces villages. On sait qu'un prêtre de Săliște a traduit en 1494 des lettres roumaines pour le conseil municipal de Sibiu. En 1504 le prêtre de Rășinari en fit autant ⁴⁾.

Mais l'analogie avec les autres livres roumains imprimés au XVI-ème siècle pour servir la propagande de la Réforme — livres qui sont tous traduits du hongrois — et le fait que nous ignorons l'existence de Roumains connaissant l'allemand et de Saxons connaissant suffisamment le roumain pour pouvoir traduire en cette langue avec exactitude le petit catéchisme de Luther, eut récemment fait croire à N. Sulică que le *Petit Catéchisme* de 1544 a été traduit du hongrois ⁵⁾. La traduction aurait pu se faire dans une région de population mixte (hongroise et roumaine) où la Réforme, dans sa forme hongroise, aurait pris profondément racine et où se serait trouvée une autorité temporelle en état de l'encourager et d'essayer de convertir aussi les Roumains. L'instigateur et le patron de cette entreprise aurait pu être le magnat roumain Gaspar Drágfi, le protecteur des réformateurs hongrois André Batizi, auteur d'un catéchisme, et Demètre Derecskey, possesseur de très vastes domaines à Sătmar,

¹⁾ Cette opinion a été soutenue d'abord par N. Iorga dans *Sate și preoți din Ardeal*, București, 1901, p. 20, mais elle a été abandonnée par lui dans *Istoria literaturii religioase a Românilor*, București, 1901, p. 66.

²⁾ *Korrespondenzblatt* etc., IV, No. 1 du 15 janvier 1881, p. 1.

³⁾ Hurmuzaki, *Doc. priv. la ist. Rom.*, XI, p. 855—861, 864.

⁴⁾ J. Lupaș, *Sibiul ca centru al vieții românești din Ardeal*, dans *Anuarul Institutului de Istorie națională*, V, 1928—1930, Cluj, février 1930, p. 43—44.

⁵⁾ *Catehismele românești din 1544 (Sibiul) și 1559 (Brașov)*. (*Precizări cu privire la izvoarele lor*), dans *Anuarul liceului de băieți « Al. Papău-Ilarian » de Târgu-Mureș, Târgu-Mureș, 1936, p. 69—73.*

maître de serfs hongrois et roumains, qui a ouvert une célèbre école réformée à Arduđ (hongr. Erdőd) où il avait sa résidence. En l'absence d'un imprimeur roumain les Saxons de Sibiu n'auraient eu qu'un rôle d'éditeurs, comme plus tard, et auraient chargé de l'impression Mahler dont le travail aurait reçu une gratification de 2 fl.

Il est impossible de préciser si les lettres cyrilliques nécessaires pour l'impression de ce petit livre ont été apportées à l'imprimerie de Sibiu, qui fonctionnait dès 1530¹⁾, ou si son impression a eu lieu à Târgoviște à l'occasion d'une mission dont Mahler fut chargé auprès de Radu-Vodă, et si à Sibiu on n'a fait que le distribuer, ce qui aurait pu induire Wurmloch en erreur²⁾. Les recherches faites jusqu'ici ont établi qu' avant 1575, rien de roumain n'est sorti de l'imprimerie de Sibiu et que les lettres cyrilliques n'y ont été introduites qu'en 1655³⁾.

V. En 1533 Honterus fonde une imprimerie à Brașov. Vingt-quatre ans plus tard cette imprimerie est pourvue aussi de caractères cyrilliques destinés à l'impression des livres slaves et roumains nécessaires aux Roumains des deux versants des Carpathes.

La direction de la section slavo-roumaine fût confiée au diacre Coresi, qui avait fait son apprentissage d'imprimeur à Târgoviște. Une sorte de sous-section ambulante de cette section fonctionne plus tard sous les ordres du fils de Coresi, Șerban, à Sebeșul-săsesc et Orăștie.

Le diacre Coresi vint à Brașov en 1557, date à laquelle nous le trouvons imprimant dans cette ville un « *Octoih mic* »

¹⁾ C'est à peu près ce que semble soutenir N. Iorga, *Ist. lit. rel. a Românilor*, p. 66: « Mahler aura demandé à Târgoviște à Radu-Vodă, auprès de qui il a été chargé de mission, les caractères dont il avait besoin pour les quelques pages du Catéchisme; donc ceux-ci doivent provenir de Liubavici ».

²⁾ A. Schullerus, *Luthers Katechismus und Agende in romänischer Sprache*, dans *Korrespondenzblatt* etc., XLIV-1921, p. 57—61; cf. aussi le compte rendu que nous avons fait de l'ouvrage de Schullerus dans *Dacoromania*, II, p. 582—584.

³⁾ Gh. Ionescu, *Tipografia din Sibiu*, dans *Rev. pentru ist. arh. și fil.*, XIII-e vol., II-e partie (1912), p. 130.

slavon (Petit recueil de chants religieux à huit voix). La même année il avait commencé à imprimer aussi un *Triod-Penticostar* slavon à Târgoviște; mais ce dernier ne fut terminé qu'à peine un an plus tard, en juillet 1558.

A partir de 1559 se succèdent rapidement les livres imprimés en roumain et en slavon par le diacre Coresi à Braşov. Ce sont: I. en roumain: 1. *Intrebare creştinească*¹⁾ (Question chrétienne, sorte de catéchisme) 1559; 2. *Tatraevanghelul* (les quatre Évangiles) 1561; *Lucrul apostolesc* (Praxiul) (Les Actes des Apôtres) 1563; 4. *Tâlcul Evangheliilor* (L'explication des Évangiles) et *Molitvenicul* (Rituel) 1564; 5. *Psaltirea* (Psautier) 1570; 6. *Tocmeala slujbei dumnezeiască întru ia şi diac(on)stvele* (= Liturghierul şi Diaconarul) (Livre de liturgie et du diacre) 1570; 7. *Pravila Sfinţilor Apostoli* (Enseignements des Saints-Apôtres) 1570; 8. *Evanghelie cu învăţătură* 1581; (L'Évangile et son enseignement). II. en slavo-roumain: *Psaltirea* (Psautier) 1577. III. en slavon: 1. *Octoihul* 1557; 2. *Tetraevanghelul* 1562; *Sbornicul* (livre contenant l'office des Saints de chaque mois) de 1580 a été imprimé à Sebeşul săsesc. On ne sait où ont été imprimés: 1. *Sbornicul* (2-e partie) 1569; 2. *Octoihul* (1-ère partie) 1569; 3. *Octoihul* (2-e partie) 1575; 4. *Psaltirea* 1577; 5. *Triodul* 1578, 6. *Evangheliarul* 1579 et 1583.

Le fait que presque tous les ouvrages dont le lieu d'impression est inconnu ont paru à l'impulsion des Princes roumains fait soupçonner qu'ils ont vu le jour à Târgoviște et étaient destinés aux Roumains des Principautés.

Le *Liturghier* de 1562 est imprimé « sur l'ordre de Maître Hanăş Begner », et la matière du *Sbornic*, imprimé en 1580

¹⁾ Au sujet de cette date la note publiée dans *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt in Siebenbürgen*, III, *Kroniken und Tagebücher*, p. 100, est décisive. Elle dit: « 1559 die 12 Martii verordnet Herr Johannes Benckner, Croner Richter, den Wallachen bei der Stadt den Catechismus zu lernen und sie dadurch zu reformieren; es half aber wenig; » cf. aussi l'affirmation de Simon Massa en 1559: « Eodem anno die 12 Martii Johannes Bencknerus Judex Coronensis cum reliquis Senatoribus reformavit Valachorum Ecclesiam et praecepta Catecheseos discenda proposuit », dans *Chronicon Fuchsio-Lupino-Oltardinum*, éd. Trausch, Coronae 1847, p. 61; dans B. P. Hasdeu, *Cuv. d. bătr.*, II, Bucureşti, p. 92.

à Sebeşul-săsesc, a été résumée et ordonnée par « le métropolite Kir Ghenadie de Transylvanie ». Ces deux livres semblent avoir été faits d'abord pour les Roumains de Transylvanie et en second lieu pour ceux des Principautés.

Le problème de l'*Intrebare creştinească* (Question chrétienne) a été longuement discutée. Dans la préface il est dit que « de bons chrétiens traduirent (« scoaseră ») le livre du serbe en roumain, avec l'approbation de Sa Majesté le Roi et avec celle de l'Évêque Sava des pays hongrois et nous traduîmes le Saint Évangile, les dix commandements, le Pater-Noster et la Foi des Apôtres pour que puissent les comprendre tous les Roumains chrétiens... »

Pour Coresi « a scoate » signifie « traduire ». La traduction des textes cités a donc été faite du slavon.

P. V. Haneş ¹⁾ en effet a prouvé que l'Évangélaire a été traduit du slavon. D. R. Mazilu ²⁾ a montré que, entre le « Notre-Père » et les citations de l'Évangile de l'*Intrebare creştinească*, qui justifient le mystère du baptême et de la communion et d'autre part les textes correspondants de l'Évangélaire de Coresi, il existe une grande similitude, et qu'il faut admettre que tous dérivent de la même traduction. L'*Intrebare creştinească* reproduit l'Évangélaire, en particulier dans sa façon de citer d'après les versets comme dans l'Orient orthodoxe, et non d'après les chapitres, ainsi qu'on le fait en Occident. Certaines différences et certaines erreurs nous montrent que la reproduction a été faite « dans la forme primitive où l'Évangélaire se trouvait traduit » avant d'être imprimé. Si elle avait été exécutée d'après le texte imprimé, on y trouverait en effet la marque de plus d'attention. Ainsi l'Évangélaire a dû être traduit par « de bons chrétiens » entre 1557, date à laquelle a commencé l'apostolat de Sava — sinon avant même — et 1559, année de l'impression de l'*Intrebare creştinească*.

¹⁾ *Evangheliarul românesc din 1561 în comparație cu cel slavonesc*, dans *Convorbiri literare*, XLVII—1915, No. 10, p. 988—1007, et *Studii și cercetări*, Bucarest, 1928, p. 92—118.

²⁾ *Diaconul Coresi, Contribuții*. București, 1933, p. 17—42.

Mais la partie de l'*Intrebare creștinească*, traduite du slavons, se réduit à cela. Le reste est une compilation et une traduction d'une autre langue, comme nous le montrent une série de particularités linguistiques qui ne sauraient s'expliquer par le slavons.

Du moment qu'il est question d'un catéchisme sorti d'une imprimerie saxonne et luthérienne, et dans lequel on parle seulement de deux Sacrements (sans combattre il est vrai, ni nier les cinq autres, chose qui se rencontre aussi dans les catéchismes orthodoxes), on a cru d'abord, surtout avant de connaître le prologue, que la traduction avait été faite de l'allemand (Sbiera, N. Iorga); et l'on admettait aussi la connaissance du hongrois de la part du traducteur pour expliquer certaines particularités de langue que l'on ne peut comprendre à l'aide de l'allemand (N. Drăganu)¹⁾.

Dernièrement N. Sulică²⁾ a montré, avec beaucoup de vraisemblance, que la traduction a été faite d'après un petit catéchisme hongrois, car on retrouve des parties entières des certains catéchismes hongrois (par exemple de celui d'Andrei Batizi) traduites dans l'*Intrebare creștinească*. Les « dix commandements », le « credo » et le « Notre Père » reviennent aux « bons chrétiens » qui étaient les collaborateurs de Coresi. Les textes de l'Évangile, y compris le « Notre Père » sont reproduits de l'*Evangelhilar* dont il nous est dit dans la préface qu'il est l'œuvre des mêmes traducteurs. Le fait pour l'*Intrebare creștinească* de dépendre de l'*Évangélaire* exclut son identité avec le *Catehism* de 1544 qui a pu être un catéchisme luthérien. D'ailleurs les traducteurs parlent dans la préface d'une nouvelle traduction. L'*Intrebare creștinească* a été copiée sans rhotacisme en 1607 par le prêtre Grégoire de Măhaci dans le *Codex Sturdzanus*³⁾ et, en partie, avec rhotacisme dans le *Manuscrisul Martian* vers le milieu

¹⁾ Cf. pour plus de détails N. Drăganu, *Dacoromania*, II, p. 585—586.

²⁾ *Catehismele românești de 1544 (Sibiu) et de 1559 (Brașov) (Precizări cu privire la izvoarele lor)*, I. c., p. 47—101.

³⁾ Cette copie imite même les caractères typographiques de Coresi (*Intrebare creștinească* et *Evangelhilar*); voir B. P. Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, t. II, Leipzig-Bucarest, 1879, p. 96, et D. R. Mazilu, o. c., p. 28.

du XVI-e siècle. L'impression de l'*Intrebare creștinească* s'est faite avec l'approbation de « sa Majesté le Roi ». Le roi était alors Jean Sigismund Zápolya; et l'approbation de ce dernier a pu être demandée et obtenue par ses conseillers Michel Csáki le Valaque, originaire du Bihor, son ancien précepteur et Gaspar Bekes (Békesi) originaire du Banat. Tous deux protecteurs du luthéranisme, ils avaient grâce à leur situation sociale et politique l'autorité morale suffisante pour faire accepter un livre réformé habilement nuancé d'orthodoxie (la reproduction sous une forme orthodoxe traduite du « serbe » des « dix commandements », du « Notre Père » et du « Credo »)¹⁾. La traduction a pu être faite par des prêtres roumains passés à la Réforme. C'est toujours du hongrois qu'ont été traduits, probablement par l'évêque calviniste roumain Georges de Sângeorz, le *Molitvenic*²⁾ et le *Tâlcul evangheliilor* de 1564, le premier — sauf la « Petrecătura morților » (chants des morts), qui a une forme orthodoxe — d'après l'*Agenda* de Gaspar Heltaï, et l'autre sur le modèle du livre de Pierre Melius Juhász *Valogatot predikacioc a prophetac es apostoloc irassaból* de 1563. Une partie de la « Prière avec laquelle nous bénissons le repas » est identique à une prière de l'*Orthographia ungarica* de 1549 de Mathieu Dévai Biró; l'autre partie du texte hongrois peut se compléter avec le *Catechismus minor*³⁾ de Gaspar Heltaï de 1550. Les frais d'impression ont été payés par Miclăușu Forró⁴⁾.

La traduction des autres ouvrages de Coresi a été faite du slavon. Nous connaissons seulement les traducteurs de

¹⁾ N. Sulică, o. c., p. 67, 68, 69; aussi que J. Lupaș, *Doi unaniști români în secolul al XVII-lea*, Bucarest, 1928, p. 14—16, où il est montré que M. Csáki a fourni aussi une aide financière à Gaspar Heltaï pour qu'il imprime en 1551 la Bible en hongrois, etc.

²⁾ Dr. E. Dăianu, *Un molitvenic calvinesc pentru Români*, dans *Răvașul*, VI, 1908, p. 168—181; Dr. Veress Endre, *Erdély- és magyarországi régi oláh könyvek és nyomtatványok* (1544—1808), Cluj, 1910, p. 10—12; *Bibliografia română-ungară*, Bucarest, 1931, p. 25; N. Drăganu, *Un fragment din cel mai vechiu molitvenic românesc*, dans *Dacoromania*, II, p. 254—326.

³⁾ N. Sulică o. c. p. 79—85.

⁴⁾ J. Bianu et N. Hodoș *Bibliografia rom. veche*, vol. I, p. 51.

l'*Evanghelie cu învățătură* de 1581: le prêtre Iane et le prêtre Mihai de Braşov. Le *Tetraevanghel* a été imprimé sur l'ordre de « Hanăşu Begneră » et l'*Evanghelie cu învățătură* sur celui de « Lucaciă Hrăjilă » du district de Braşov.

Des fragments de ces œuvres se trouvent mot à mot dans divers manuscrits (*Codicele Todorescu*, *Codicele Martian* et celui de Ieud, etc.).

Comme certains de ces manuscrits ont été copiés sur d'autres plus anciens, il est difficile d'établir si leur source est l'*Evangelia cu învățătură* de Coresi ou si le prêtre Iane et le prêtre Mihai, pour faciliter leur travail, ont employé aussi différents sermons pour des grands jours de fête déjà traduits et qui circulaient en manuscrit. Cependant l'unité du style de l'*Evangelia cu învățătura* copiée dans le *Codex Sturdzanus* et le *Manuscrisul Martian*, celui du *Tâlcul evangheliei de la judeţ* copié dans le *Codex Sturdzanus* et le *Codicele Todorescu*, celui de la *Pravila Sfinţilor Oteşi după învăătura a marelui Vasilie* (Code des Saints Prêtres d'après l'enseignement du grand Basile) copiée avec un texte plus complet dans le *Codex Neagoianus* et partiellement dans un manuscrit copié en 1610 à Râpa-de-jos et conservé dans les Archives de Bistriţa ¹⁾ celui des parties de la « *Petrecătura morţilor* » du *Molitvenic* employées dans les *Cugetări în ora morţii* (pensées à l'heure de la mort) du *Codex Sturdzanus*, dans le *Codicele Todorescu* et le *Codicele Martian*, celui des parties du *Liturghier* et du *Diaconar* copiées dans le *Codex Sturdzanus* et le manuscrit du lycée « G. Coşbuc » de Năsăud, etc., rendent vraisemblable la supposition qu'il faut partir des œuvres imprimées de Coresi ou des manuscrits copiés et employés par lui pour l'impression.

Les œuvres imprimées par Coresi ont eu une influence particulière non seulement par leur nombre, mais aussi par leur variété; elles embrassent en effet tout ce qui est né-

¹⁾ Cf. J. Bianu, *Pravila Sfinţilor Apostoli*, Bucarest 1925; C. A. Spulber, *Cea mai veche pravilă românească*, Cernăuţi, 1930; N. Drăganu, dans *Dacoromania*, IV, p. 1094—96; Al. Rosetti, dans *Grai şi suflet*, I, 1924, p. 331—332 et V, 1931, p. 194—198.

cessaire à l'église. Par la « *Petrecătura morților* », la partie orthodoxe du *Molitvenic*, et par le *Liturghier* et le *Diaconar* se fait la première tentative pour introduire la langue roumaine dans les offices religieuses. *Pravila* est un code ecclésiastique. Les autres sont des livres de messe.

VI. En même temps que le diacre Coresi, et rivalisant avec lui, un autre personnage fut attiré par des travaux de typographie; ce fut le scribe Lorinț-Lavrentie. Il imprima d'abord un *Octoih* slavon à Braşov du 20 janvier au 20 juin 1567, avec le concours de quatre apprentis. Il publia ensuite un *Évangélique* slavon en 1568—1570. Plus tard nous rencontrons son nom à la fin de l'*Évangélique* slavon imprimé à Belgrade entre le 25 février et le 16 mai 1579. Le scribe Lorinț-Lavrentie a pu en outre imprimer encore d'autres ouvrages parmi ceux qui nous sont parvenus encore mutilés, sans titres, sans préfaces ou épilogues explicatifs, et qui ont été attribués à Coresi.

Parmi ceux-ci on pourrait ranger un *Psautier* slavon de 1574 environ, un autre, qui a dû paraître entre 1577 et 1580, et un *Octoih* slavon, qui vit le jour autour de 1578.

Le fait que Lorinț-Lavrentie imprime uniquement des livres slavons nous fait croire que son activité marque une réaction contre l'innovation de Coresi, qui imprime des livres en langue roumaine, cette nouveauté étant considérée par les Roumains orthodoxes comme une hérésie.

VII. Il est impossible de préciser l'auteur, la date et le lieu d'impression d'un *Évangélique* slavo-roumain dont un fragment est conservé à Leningrad. Les caractères de son impression diffèrent de ceux de Coresi, ainsi que le texte et la langue qui semble être plus récente et qui révèle dans l'auteur un étranger, probablement petit-russien. Certains mots (*boscorodi* (marmotter), *anină* = arină (sable), *ujură* usure) témoignent que cet ouvrage a été également imprimé en Transylvanie.

VIII. Nous ignorons de même l'auteur, la date et le lieu d'impression d'un autre *Évangélique* slavo-roumain dont un fragment de feuille a été trouvé par N. Jorga. Entre ce fragment et celui de Leningrad il n'existe aucune liaison: les textes

slavon et roumain sont séparés en deux colonnes dans le second, et mêlés dans le premier. De plus ni les initiales, ni les autres caractères d'impression ne sont semblables.

IX. L'oeuvre de Coresi a été continuée par son fils Șerban, qui a fait paraître en 1588 un *Litughier* slavon à Brașov et peut-être en même temps et dans la même ville un *Psautier* slavo-roumain, établi sur celui de 1577 imprimé par son père.

En 1582 le même Șerban avait édité avec le scribe Marien à Orăștie deux livres, *Bitia* et *Ishodul* (= la Génèse et l'Exode) du *Palie* = (l'ancien Testament) traduits en langage du Banat par « l'évêque des Roumains » Mihail Tordași, en collaboration avec Ștefan Herce (= Herțea), prédicateur de Caransebeș, avec le maître des maîtres de Sebeș, Efrem Zacan, avec Moïse Peștișel, « le propagandiste de l'Évangile » de Lugoj et avec A(r)chirie, archiprêtre de Hunedoara, — de la *Bible* hongroise de G. Heltaï (imprimée à Cluj en 1551), collationnée aussi avec la *Vulgata* latine, « avec l'approbation de Sa Grandeur Jicmon Báthory, prince de Transylvanie, pour le raffermissement de la Sainte Église des Roumains, avec l'aide et aux frais du capitaine vaillant Freanț Ghesti, nommé chef militaire de Transylvanie et du Pays hongrois ». La traduction est beaucoup mieux réussie que celle des textes provenant du slavon; par endroits elle est même d'une belle langue vive et harmonieuse.

X. En 1911 on a trouvé, dans la couverture d'un livre relié en 1601, 4 feuillets (8 pages) d'une *Carte de cântece* (livre de cantiques) imprimé en caractères latins et avec des influences orthographiques hongroises et saxonnes. Ce fragment, nommé d'après son possesseur le *Fragment Todorescu*, contient en tout 10 cantiques et psaumes qu'on chantait dans l'église calviniste, rédigés en vers selon un rythme quantitatif inspiré du hongrois, auquel s'ajoute parfois aussi la rime. La traduction a été faite du hongrois et l'impression exécutée probablement à Cluj chez Heltaï et non pas chez Hoffhalter d'Oradea, comme on l'a cru d'abord. Les copies d'une époque plus tardive avec de nombreuses additions montrent que cet ouvrage a été employé près de 100 ans dans les églises calvi-

nistes roumaines où, en dehors de son contenu même, le nouvel aspect du livre n'est nullement condamné ¹⁾).

XI. En même temps que s'impriment les ouvrages indiqués plus haut, on copie d'assez nombreux manuscrits slavons et roumains. Si les slavons gardent encore souvent une certaine beauté de la lettre, ainsi que l'art soigné des frontispices et des initiales que l'on trouve dans les manuscrits des siècles antérieurs, on ne peut en dire autant des manuscrits roumains. Cependant la lettre grenue de ces derniers est beaucoup mieux travaillée que ne le sera celle des manuscrits des XVII-e et XVIII-e siècles. Ils sont écrits en *scriptio continua*, mais avec quelques lettres jetées au dessus des lignes.

Les manuscrits roumains du XVI-e siècle contiennent des textes religieux (bibliques, liturgiques, oratoires), ou de littérature populaire (apocryphe, hagiographique, didactique et de prédictions). La plupart ne peuvent être séparés d'autres manuscrits du XVII-e siècle qui nous ont été conservés, mais qui renferment des copies de textes plus anciens traduits au XVI-e siècle.

Parmi ceux du XVI-e siècle on peut citer: *Psaltirea Hurmuzachi* (le psautier H), *Apostolul dela Voroneț* (la Vie des Apôtres de Voroneț) et peut-être un autre court fragment d'*Apostol* écrit on ne sait où, *Psaltirea Scheiană* (le Psautier de Sturdza Șcheianu), *Psaltirea Voronețeană* (le Psautier de Voroneț), *Codex Sturdzanus* qui a été écrit en partie au XVI-e siècle et en partie pendant les 20 premières années du XVII-e siècle par le prêtre Grégoire de Măhaciu, les *Codice Todorescu* et *Martian*, le *Codice de Ieud*, un manuscrit apocryphe relevé par N. Iorga, l'*Évangélaire* de 1574 de Radu le scribe de Mănicești; ceux du XVII-e siècle sont: le *Codex Neagoianus*, écrit par Jean le Roumain, le *Codicele dela Cohalm*, le *Lévitique* de Belgrade, un manuscrit du lycée « G. Coșbuc » de Năsăud gardant une partie du plus ancien *Te Deum* roumain, un autre

¹⁾ Voir Dr. H. Sztripszky et Dr. G. Alexics, *Szegedi Gergely énekeskönyve XVI. századbeli román fordításban*, Budapest, 1911, p. 116—229; N. Drăganu, dans *Dacoromania*, IV, p. 86—89, et *Un manuscris calvino-român din veacul al XVII-lea*, dans *Fraților Alexandru și Ion I. Lapedatu la împlinirea vârstei de 60 de ani*, Bucarest, 1936, p. 279—299, où se trouve toute la bibliographie.

manuscrit de Martian, qui contient un fragment du plus ancien *Molitvenic* (Rituel) roumain, un autre du même où nous trouvons une copie à rhotacismes de l'« *Intrebare creștinească* », etc. Ainsi, en dehors des textes bibliques les plus nécessaires aux fidèles (Évangélique, Vie des Apôtres, Psautier), nous avons gardé dans les manuscrits: des fragments de *Liturghier* et de *Molitvenic*, des interprétations des évangiles les plus remarquables, du *Notre Père*, etc.

Les plus anciens livres populaires qui nous soient parvenus en manuscrit sont:

1. Apocryphes: *La Légende d'Adam et d'Ève*, l'*Apocalypse de l'Apôtre Paul*, le *Voyage de la Mère de Notre Seigneur en enfer*, la *Mort d'Abraham*, l'*Apocalypse de Saint-Jean*, la *Légende du Dimanche* ou l'*Épître de Notre Seigneur Jésus Christ*.

2. Hagiographiques: *La Légende de Saint-Sisinie*, la *Légende de Saint-Alexis*, etc.

3. Didactiques: le *Physiologue*, *Albinușa* (La Petite Abeille = Fiore di virtù = Floarea darurilor = la Fleur des dons).

4. Distractifs: *Alexandria*, *Varlaam et Ioasaf*, *Archirie et Anadan*.

5. Des livres de prédictions: le *Rojdanic* ou *Zodiac* (Livre d'astrologie) auquel se sont ajoutés plus tard le *Gromovnic* (livre d'astrologie prédisant le temps pour chaque mois d'après les phénomènes météorologiques), le *Trepetnic* (livre de prédictions sur l'avenir des individus par des signes du corps: clignement d'oeil, bourdonnement d'oreille, etc.), les prophéties des *Sibylles*.

6. Des prières pour chasser les démons, des formules d'incantation.

Le *Codex Neagoianus* nous a aussi gardé la *Pravila Sfinților Oteți după învățătura a Marelui Vasilie* (Code des Saints Prêtres selon l'enseignement du Grand Basile).

Les textes conservés dans les manuscrits cités plus haut nous donnent une image claire de la culture primitive des lettres roumaines à cette époque. Ces érudits, presque tous moines ou prêtres, comme le prêtre Grégoire de Măhaciu, qui dans le *Codex Sturdzanus* nous a conservé une sorte de

petite bibliothèque de ce genre de textes, étaient dépourvus d'une haute culture théologique, ils ne pouvaient distinguer des hérésies les dogmes de la religion chrétienne. Ils ont commencé à écrire en roumain non point grâce à l'éveil de leur conscience nationale, mais parce qu'ils avaient vu d'autres peuples faire la même chose et parce que la langue slavonne n'était plus comprise des fidèles dont ils avaient charge d'âmes. Mais par ces traductions et ces nombreuses copies faites sans but bien défini, la langue roumaine a poussée des racines de plus en plus profondes et l'église roumaine s'est nationalisée. Désormais toute tentative pour chasser cette langue de l'église et de la littérature sera inutile. Ces essais ont si fortement trempé la résistance des fidèles que les maîtres momentanés du peuple roumain échouèrent toujours lorsqu'ils voulurent imposer l'usage d'une autre langue, quelle qu'elle soit, et remplacer le slavon (les Calvinistes, l'emploi du hongrois; les Phanariotes, celui du grec); et peu à peu l'amour de la langue éveillera aussi la conscience de l'unité nationale.

XII. Certains des textes des manuscrits énumérés ci-dessus sont, par le fond, identiques avec leurs correspondants des textes de Coresi: Ce sont les mêmes traductions, mais sous une autre forme dialectale. Tels sont: les *Psautiers*, les *Vies des Apôtres*, les *Évangélistes*, toute une série d'interprétations, comme, par exemple, celle du jour de Pâques traduite de St. Jean Chrysostome, celle de « Văznesenie » (l'Ascension), de l'Évangile du Jugement dernier, *Intrebare creștinească*, etc.

Ce fait a incité certains savants à étudier de plus près les rapports existants entre nos livres imprimés et nos manuscrits les plus anciens. Différentes opinions se sont ainsi formées. M. Gaster dit que « il est absolument certain que les manuscrits, de toutes formes dialectales, ne possédant aucune forme plus archaïque ni aucun vocabulaire plus ancien que celui de Coresi, sont des variantes dialectales, de simples copies faites d'après un modèle et modifiées par le copiste; car, ajoute-t-il, ce procédé a été relevé très souvent par lui dans des textes moldaves ou transylvains copiés et modifiés par un Valaque ou inversement. (Pensons seulement à la *Pravila*: celle de

1646 de Vasile Lupu se trouvait copiée dans celle de Matei Basarab de 1642; etc. ¹⁾). M. Gaster soutient cette opinion non seulement en ce qui concerne le *Psautier* et les *Vies des Apôtres*, mais aussi l'*Évangélaire*. Quoique Radu de Mănicești, qui parle d'une « copie », n'ait pas copié directement le texte de Coresi — ce que confirme S. Pușcariu en soulignant l'impossibilité où l'on se trouvait alors d'expliquer des innovations comme « *mair* » = « *mare* » (grand), « *încălzindu-se* » = « *încălzindu-se* » (se chauffant) etc. ²⁾, qui restent attribuées à Radu — pour M. Gaster cependant, comme pour M. Roques, l'*Évangélaire* de ce dernier présente « une identité absolue » avec celui de Coresi et n'est qu'une « copie du texte imprimé » qui reproduit jusqu'aux fautes d'impression ³⁾).

Développant l'idée émise par A. Densusianu ⁴⁾, I.-A. Candrea a montré après des recherches détaillées et minutieuses qu'aucun des psautiers traduits du slavon qui nous sont restés du XVI-e siècle n'est tiré des autres. Ils sont tous copiés sur des manuscrits plus anciens; ce sont des copies de copies dont il est impossible d'établir la filiation, étant donné le petit nombre d'exemplaires dont nous disposons. Les particularités qui se trouvent parfois dans un seul d'entre eux, là où le texte des deux autres est parfaitement identique, ne peuvent être que l'oeuvre des différents copistes de la traduction primitive ⁵⁾.

Coresi lui-même, quoiqu'un document nous renseigne: « 1560 lasset Herr Benckner 4 Evangelisten aus dem Servischen ins Wallachische übersetzen durch einen Diaconum Koresi

¹⁾ *Chrest. rom.*, Leipzig-Bucarest, 1891, vol. I, p. XCIV; *Geschichte der rumänischen Literatur*, dans le *Grundriss* de Gröber, vol. II, 3, Strassbourg, 1901, p. 266 et suivantes.

²⁾ *Dacoromania*, I, p. 351.

³⁾ Cf. M. Roques, *Romania*, XXXVI - -1907, p. 431, note 2; I.-A. Candrea, *Psaltirea șcheiană comparată cu celelalte psaltiri din sec. XVI și XVII traduse din slavonește*, Bucarest, 1916, vol. I, p. CV.

⁴⁾ *Ist. limbii și lit. rom.*, II-e édition, Jassy, 1894, p. 191 et 193—194, et dans *Revista critică-literară*, V-1897, No. 4, p. 97—108.

⁵⁾ *Monumentele cele mai vechi de limbă românească*, dans *Noua Rev. Rom.*, No. 36 et 37 de 1901, et *Psaltirea șcheiană comparată cu celelalte psaltiri din sec. XVI și XVII traduse din slavonește*, Bucarest, 1916.

aus Tergovist und Todor Deak, den wallachischen Pfaffen damit zu helfen»¹⁾, n'était cependant qu'un copiste et un typographe qui rassemblait les lettres et se bornait à mettre sur la planche à imprimer ce qu'on lui donnait tout préparé.

Nous ne devons donc pas croire strictement ce qui est dit à la fin du *Psautier* de 1577: « C'est pour vous, prêtres mes frères, que j'ai écrit ces psaumes avec réponse tirés du psautier serbe et mis en langue roumaine pour que vous puissiez les comprendre, vous et les chantres ». Il vaut mieux nous fier à ce que disait la fin de *Intrebare creștinească* de 1559, et penser que des « chrétiens, hommes de bien » « ont publié » « l'Évangile et les Dix Commandements et le Notre Père et le Credo des Apôtres » « pour que les comprennent tous les hommes qui sont chrétiens et Roumains », ou ajouter foi à ce que déclare *Tâlcul Evangheliilor* de 1564: « j'ai trouvé ces enseignements des év(an)giles. . . et je les ai beaucoup aimés, et je les ai imprimés pour vous, frères. . . ». Il n'était, du reste, pas humainement possible de faire pour de si nombreux livres, en si peu de temps, et le travail de l'imprimeur et celui du traducteur.

Jugeant d'après la langue des manuscrits, dont certains (*Apostolul dela Voroneț, Psaltirea Scheiană, Psaltirea Voronețeană, Psaltirea Hurmuzachi, Codex Sturdzanus, Manuscrisul Martian*, le manuscrit apocryphe relevé par N. Iorga) ont comme particularité caractéristique le *rhotacisme* ou la transformation entre deux voyelles de *n* en *r* dans les mots d'origine latine (*sură = sună = son; tire = tine = tien; ăurelă = ăunelă = jeune, etc.*) — transformation qui n'est d'ailleurs pas générale —, d'un nombre important de particularités phonétiques à caractère archaïque connues dans la zone septentrionale du dialecte daco-roumain (*ğ = j: ăocă (jeu), ăudeță (jugement); dz = z: dzic, 3-e pers. du sing., par assimilation ăice = zice (dit); l et n conservés: ult, ureacle, întâniu (oublie; oreille, premier); reu = rău (méchant), omori =*

¹⁾ *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt in Siebenbürgen, IV, Kroniken und Tagebücher, p. 100.*

omori (tuer), *arama* = aramă (cuivre); *a — i* et *a — e* conservés: *adunari* = adunări (assemblées), *paceei* = păcii (de la paix), *caile* = căile (les voies), etc.; *fămeaie* = femeie (femme), *fălos* = folos (utilité), *fsat* = sat (village), *putredi* = putrezi (pourris), etc.; de formes anciennes (parfaits forts: *feciu*, *dzișă*, *răspunșă* (je fis, je dis, je répondis); *era* = eram (j'étais), *gătise* = gătisem (j'avais préparé); conditionnel: *se eu fure*, *are*, *ară* (je serais, j'aurais), etc.; *sem*, *set* et *seți* = sântem, sânteți (nous sommes, vous êtes); génitifs singuliers en *-eei*, *-iei*; *mânule* ou *mărule* = mâinile (les mains), *numene* ou *numere* = nume (nom), etc., et surtout de mots comme *agru*, plur. *agre* = pământ (terre), *cinrescu* = *cineși* = fieșcarele (chacun), *cumplită* = sfârșit (accompli), *deșidera*, *despus* = putere (puissance), *fuște* (verge), *gerure* = genune (gouffre), *adâncat* (approfondi), *încări* = încălzi (chauffer), *imă* = venim (nous venons), *lânged* = bolnav (malade), *mărită* = ginere (gendre), *opă* = trebuință (nécessité), *pănrătari* = chinuri (tourments), *pasă* = du-te (va-t-en), *reoniască* = facă rău (qu'il fasse mal), *rutesu* = iară (de nouveau), *sfântutoare* = besearecă (église), *tătânri* = părinți (parents), etc. I.-A. Candrea, de même que N. Iorga, croit pouvoir conclure que les plus anciens manuscrits roumains ont été traduits dans la région septentrionale, probablement en Maramureș, et vraisemblablement entre les années 1425—1450, date sur laquelle il est revenu plus tard en proposant, cette fois, la période qui va de 1460 à 1480¹⁾.

Il semble cependant que cette date soit, elle aussi, un peu trop ancienne. La traduction, selon toute probabilité, a été faite seulement dans la première moitié du XVI-e siècle. Bien que l'*Évangélaire* de Coresi, comme les évangiles de ses deux *Cazanii* (Livres de sermons) reproduits d'après l'*Évangélaire*, aient un caractère plus archaïque que le texte des interprétations, en particulier de celles de l'*Évanghelie cu învățătură* de 1581, dont nous connaissons les traducteurs, cependant, comme l'a montré D. R. Mazilu, l'original d'où semble sortie la traduction de cet *Évangélaire* entre 1557—1559 (sinon plus tôt même), est le texte slavon de

¹⁾ Dans les ouvrages cités plus haut.

1512 de Macarie (l'*Évangélique* slavon de Coresi n'a été imprimé qu'en 1562). L'*Évangélique* roumain de Coresi imite même les ornements de celui de Macarie (voir J. Bianu et N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, p. 10 et 45). Ainsi l'*Évangélique* de Radu le scribe de Mănicești ne peut être qu'une copie, directe ou indirecte de la « source » à laquelle Coresi a eu lui aussi recours pour son impression.

Une comparaison entre l'*Apostol* slavon imprimé par D. Liubavici en 1547, l'*Apostol* de Voroneț et le *Lucrul apostolesc* de Coresi, etc. . . , et un examen semblable appliqué aux *Psautiers* slavons imprimés et connus chez nous avant 1570, comme par exemple l'édition de 1495 de Macarie, et la *Psaltirea Scheiană*, la *Psaltirea Voronețeană*, la *Psaltirea Hurmuzachi*, et aux *psautiers* roumains et slavo-roumains de Coresi et de son fils, qui reproduisent en général le même texte modifié seulement au point de vue dialectal, peut nous mener à un parallélisme analogue à celui de l'*Évangélique*, et cela d'autant mieux que l'*Apostol* a été toujours traduit et imprimé après l'*Évangélique*.

En ce qui concerne la fixation d'une date pour les plus anciens manuscrits roumains, le filigrane du papier ne nous apporte guère de secours.

Dans le papier de la *Psaltirea Scheiană*, à côté du sanglier se trouve aussi la couronne de la fabrique de papier de Brașov fondée en 1546. Ce livre a donc dû être copié seulement après cette date et même, si l'on juge d'après la forme de la couronne, en 1563 ou à une date postérieure ¹⁾. D'après le filigrane, la *Psaltirea Voronețeană* ne paraît pas, lui non plus, plus ancien ²⁾. Il en est de même de l'*Apostol* de Voroneț qui est considéré d'ordinaire comme le plus vieux manuscrit roumain, car le sanglier de la fabrique de Schweidnitz, d'où provient son papier, est fréquent dans la première moitié du XVI-e siècle, et même aussi dans la deuxième, comme nous le montrent la *Psaltirea Scheiană*, ainsi que certains

¹⁾ I. - A. Candrea, *Psaltirea scheiană* etc., vol. I, p. CVI.

²⁾ *Id. ib.*, vol. I, p. CIX.

manuscrits slaves¹⁾. Même situation aussi pour la *Psaltirea Hurmuzachi* dont les filigranes sont fréquentes en pays roumains, toujours dans la I-ère moitié du XVI-e siècle, ce qui n'exclut pas la possibilité que le papier de cette fabrique ait été employé aussi dans la 2-e moitié du XVI-e siècle²⁾.

Une indication pourrait nous être donnée par le cryptogramme de la page 483 de la *Psaltirea Scheiană*, où dans 3 caractères cyrilliques se cache probablement une année. Bianu et Macurek l'ont lu $\text{сѣ} = 6990 = 1482$, Gaster y voit $\text{зѣ} = 7093 = 1585$; Pușcariu y trouve $\text{зѣ} = 6023 = (1)515$. (La lecture de E. Grigoraș, qui propose 926 ne peut être prise en considération³⁾). Mais en dehors de la difficulté de la lecture, en liaison avec ce cryptogramme, une autre question se pose: le cryptogramme se trouvait-il aussi dans l'original, ou a-t-il été introduit pour la première fois dans la copie que constitue la *Psaltirea Scheiană*? S'il existait aussi dans l'original, pourquoi n'a-t-il été reproduit ni par Coresi, ni dans les autres manuscrits? Dans le cas où il n'aurait été placé que dans la *Psaltirea Scheiană*, qui a été copié seulement en 1563 ou après cette date, c'est la lecture de Gaster qui semble naturellement la plus proche de la vérité.

XIII. La plupart des savants admettent que l'impulsion, qui provoqua les premières traductions roumaines mentionnées ci-dessus, a dû venir du dehors.

Hasdeu attribue la traduction des livres apocryphes aux sectes anabaptistes ou bogomiles⁴⁾. La même opinion est soutenue par Sbiera pour la traduction de l'Apôtre de Voroneț qu'il date — oubliant les éléments hongrois qu'elle contient — des XII-ème—XIII-ème siècles, et qu'il situe aux

¹⁾ Cf. I. - A. Candrea, *ib.*, vol. I, p. CX; N. Drăganu, *Dacoromania*, III, p. 928.

²⁾ Cf. I. - A. Candrea, *ib.*, vol. I, p. XCIII—CXIV; N. Drăganu, *Dacoromania*, III, p. 928.

³⁾ Cf. S. Pușcariu, *Dacoromania*, III, p. 471; Jos. Macurek, dans la *Revue historique*, I, Nr. 1—3, p. 64—65; N. Drăganu, dans *Dacoromania*, III, p. 929.

⁴⁾ *Cuvente den bătrâni*, t. II, p. 247—260; cf. aussi O. Densusianu, *Buletinul Soc. filologice*, III, dans l'article *Din istoria migrațiunilor păstorești la popoarele romanice*, p. 32—35.

environs de Târnova ¹⁾. Mais cette théorie est sans fondement: en réalité les textes apocryphes, auxquels se mêlent parfois des fragments orthodoxes, ont été traduits des prêtres et des moines orthodoxes avec l'intention de raffermir dans l'âme des fidèles les sentiments moraux, en les orientant vers ce qui les attend dans la vie future: récompense des bonnes actions et punition des mauvaises ²⁾.

D'autres ont attribué ces traductions au Catholicisme, qui se serait, comme toujours, montré opportuniste en ce qui concerne la langue de propagande de la foi ³⁾. Cependant nous n'avons aucune preuve qu'il en ait été ainsi: la traduction s'est faite du slave, et non du latin, comme on pourrait s'y attendre, et d'après des ouvrages orthodoxes sans nulle observance catholique. Nous ne savons pas de façon certaine de quelle langue a été traduit le catéchisme de 1544; les autres l'ont été du hongrois.

Le « Filioque » du Credo de St. Athanase, conservé dans le *Psautier de Scheia*, peut être non seulement catholique, mais aussi hussite et réformé.

¹⁾ *Codicele Voronețean*, Cernăuți, 1885, p. 342—349; cf. aussi Isidor Ieșan, *Secta Paterenă în Balcani și în Dacia Traiană* etc., Bucarest, 1912, p. 817 et suivantes; E. Grigoraș, dans *Adevărul literar și artistic*, V, Nr. 175 du 3 avril 1924, p. 5, et *Criptografia și istoria românească*, Bucarest, 1925, p. 3, 8—10, 26—31 et 50, qui oublie que les éléments hongrois de l'*Apostol* de Voroneț, ne peuvent s'expliquer au Sud du Danube.

²⁾ Elle a été combattue par D. Russo, *Textele eshatologice din Codex Sturdzanus și pretinsul lor bogomilism*, în *Biserica ortodoxă*, 1906, p. 236 et 419 et suivantes, et dans *Studii bizantino-române*, Bucarest, 1907, p. 3—29; N. Cartoian, *Cărțile populare în literatura românească*, vol. I. *Epoca influenței sud-slave*, Bucarest, 1929; Dr. Gh. Ciuhandu, *Bogomilismul și Români*, Sibiu, 1933, etc.

³⁾ Dr. Moldován G., *A románság*, vol. II, Nagybecskerek, 1896, p. 284—285 et *A magyarországi románok*, Budapest, 1913, p. 111; I. Bărbulescu, *Cercetări filologice*, Bucarest, 1900: *Calvinismul și începutul de a scrie românește*, p. 7—26; *Studii privitoare la limba și istoria Românilor*, Bucarest, 1902: *Noi probe că s'a scris românește înainte de al XVI-lea veac*, p. 73—103; *Catolicismul, iar nu husitismul inițiator al scrierii limbii române*, dans *Arhiva*, Jassy, 1921, No. 1, p. 3—15, et No. 2, p. 203—217; *Curentele literare la Români în perioada slavonismului cultural*, Bucarest, 1928, p. 51 et suivantes; Dr. J. Bălan, *Limba cărților bisericești*, Blaj, 1915, p. 85.

Hunfalvy affirme déjà en 1878 (*A rumun nyelv*, Budapest, 1878, p. 102—105; cf. aussi *Die Rumänen und ihre Ansprüche*, Vienne et Teschen, 1883, p. 226) que *hiclean* (malin) est entré dans la forme la plus ancienne du « Notre-Père » à l'époque des Hussites et de la Réforme, lorsque régnait l'idée que « sola fides salvificat ». Mais il a dit cela seulement en passant. N. Jorga a été le premier à placer dans le cadre de l'histoire roumaine la théorie du hussitisme, attribuant la traduction du texte des plus anciens monuments littéraires roumains à un prêtre du Maramureş touché par la religion nouvelle, traduction élaborée peut être au monastère de Peri ou ailleurs ¹⁾.

Mais cette théorie n'a pas fait preuve elle non plus de fondements assez solides. Il est possible que parmi les hérétiques (Hongrois et Saxons) des régions de Cenad, d'Oradea Mare, du Banat de Timișoara et de Moldova dont on admet l'existence à partir du milieu du XV-ème siècle, il y ait eu également des Roumains. Des Roumains ont participé à la révolte de 1437 qui a été en liaison avec le mouvement hussite. Toutefois l'on ne découvre ni l'auteur qui aurait pu traduire la Bible à la suite de ce mouvement, ni le lieu où ce travail aurait pu s'accomplir. Le monastère de Peri, qui a pour patron l'Archange Michel et auquel certaines particularités de langue des deux plus anciens manuscrits pourraient nous renvoyer, comme nous l'avons montré plus haut, a été élevé au rang de « stavropighie » en 1391 par Antoine, patriarche de Constantinople qui l'a pris sous sa protection, c'était donc un monastère orthodoxe. Rien ne nous permet de croire que, pendant le XV-e siècle il ait changé de carac-

¹⁾ *Istoria literaturii religioase până la 1688*, Bucarest, 1904, p. VII et 45 et suivantes; 2-e édit., 1925, p. 100 et suivantes. La théorie du hussitisme a été admise par S. Pușcariu, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*, Halle, 1910, p. 40 et *Istoria literaturii române, Epoca veche*, Sibiu, 1930, p. 64 et suivantes; I. Popovici, *Palia de la Orăștie (1582)*, Bucarest, 1911, p. 15; Sztripszky-Alexics, *Szegedi Gergely énekes könyve XVI. századbeli román fordításban*, Budapest, 1911, p. 15; I.-A. Candrea, *Psaltirea scheiană comparată cu celelalte psaltiri din sec. XVI și XVII traduse din slavonește*, București, 1916, p. CXVI; etc.

tère, et on le voit devenir l'objet des convoitises d'un évêque et d'un métropolitain serbes, et en lutte contre l'évêque de Muncaci.

Ce qui a été dit plus haut à propos des filigranes des plus anciens manuscrits et des textes dont ils ont été traduits, nous montre qu'ils ne sont pas antérieurs à la première moitié du XVI-e siècle, et que par conséquent ils ne peuvent être attribués au hussitisme.

La théorie du hussitisme a été combattue avec vigueur surtout par I. Bărbulescu et Dr. J. Bălan dans leurs écrits cités par nous. Elle a été aussi attaquée par O. Densusianu (*Histoire de la langue roum.*, t. I, fasc. 1, Paris 1914, p. 8), qui affirme ceci: « Ce qui est certain c'est que Coresi ne fit plus d'une fois que reproduire des textes manuscrits qui circulaient à son époque; mais ces textes pouvaient bien être de la première moitié du XVI-e siècle, car ce n'est qu'à partir de cette époque qu'on voit se manifester, grâce à la propagande luthérienne, l'intérêt pour les traductions roumaines ». Pour ce savant la théorie hussite reste « une simple hypothèse, puisqu'on ne trouve nulle part chez les Roumains les traces d'une influence hussite qui eût pu produire un mouvement aussi important que celui qu'on doit placer à la base de pareilles innovations dans l'histoire de la culture roumaine ». Ainsi O. Densusianu se sépare de M. Gaster, qui attribue aussi au luthéranisme les premières productions littéraires roumaines, mais estime les manuscrits postérieurs aux œuvres de Coresi, c'est-à-dire, datant de la seconde moitié du XVI-e siècle ¹⁾.

Nous n'estimons pas assez juste l'opinion de A. Rosetti qui soutient que la traduction des premiers textes roumains « a été faite dans la région pratiquant le rhotacisme, pendant la première moitié du XVI-e siècle sous l'influence des Réformés hongrois et saxons », ou plutôt qu'elle serait due à la Réforme de Luther répandue dans le Nord de la Hongrie, à Sătmar, Sáros, Gömör, Zips et Sohl — esti-

¹⁾ *Chrestomatie română*, Leipzig. Bucarest, 1891, I, p. CXII; *Geschichte der rumänischen Litteratur*, dans le *Grundriss* de Gröber, II, p. 266 et suivantes.

mant sans doute que ces régions étaient elles aussi rhotacisantes. Mais contre cette théorie on peut justement élever les mêmes objections qu'O. Densusianu adressait au hussitisme, et l'on est en outre tenté d'ajouter que dans la contrée visée par Rosetti, on ne pourrait expliquer la liaison entre la traduction roumaine et les textes slaves de Macarie et de D. Liubavici. De plus, en ce qui concerne le rhotacisme, il était suffisant que Rosetti s'arrêtât aussi à Bistrița.

Partant de l'idée qu'à la base de tout mouvement littéraire national l'on doit trouver l'originalité spirituelle du peuple, C. Metroniu ¹⁾ croit que les premières traductions roumaines sont le résultat de la lutte dirigée contre les « trilinguistes », « afin de rétablir partout la langue maternelle dans ses droits nationaux, et d'en faire la langue de l'Écriture et du culte religieux ».

Une tentative de conciliation des différentes théories émises auparavant a été faite par T. Palade, qui formule la conclusion suivante : « Étant donné qu'il n'existe point de preuves matérielles constatant que c'est sous l'influence catholique ou hussite qui s'est exercée dans notre pays au XV-e siècle que l'on a commencé à écrire des textes religieux roumains, et puisque l'on constate chez nous un courant populaire roumain, qui tendait à employer notre langue dans les choses de l'église dès le XIV-e siècle, on peut dire que c'est à ce courant que nous devons en premier lieu ces textes; et les influences extérieures — catholique, hussite ou luthérienne — n'ont fait que l'alimenter en lui donnant une impulsion plus forte. Ainsi les trois théories créées autour du problème de la date du premier emploi de notre langue dans les textes religieux peuvent se compléter l'une l'autre de manière naturelle » ²⁾.

En réalité un examen plus attentif des œuvres discutées plus haut nous convainc que certaines d'entre elles ont pu être traduites et imprimées sous l'influence luthérienne (*Ca-*

¹⁾ *Incercări asupra evoluției literaturii vechi românești*, dans *Conv. Lit.*, XLVII, 1913, p. 404.

²⁾ *Când s'a scris întâiu românește* (Extrait de *Arhiva*, XXVI, Jassy, 1916), d. 27.

tehismul de 1544, d'une langue que nous ignorons; *Intrebarea creștinească* de 1559, bien que traduite probablement du hongrois, mais les Hongrois calvinistes ne se sont séparés des Saxons luthériens qu'en 1564), d'autres du hongrois sous l'influence calviniste (*Tâlcul Evangheliilor* et *Molitvenicul* de 1564, *Palia* d'Orăștie de 1582 et *Cartea de cântece și psalmi* d'avant 1601). Mais le *Liturghier*, avec les fragments qui en sont conservés dans différents manuscrits (*Codex Sturdzanus*, le manuscrit du lycée « G. Coșbuc », de Năsăud), le fragment de « *Pogrebania morților* » (Service des morts), du plus ancien *Molitvenic* roumain (avec les citations qui en sont gardées dans « *Cugetări în ora morții* » du *Codex Sturdzanus*, *Codicele Todorescu* et *Martian*), *Pravila Sfinților Oțeți după învățătura a Marelui Vasile*, sont orthodoxes, et par conséquent leur impression doit être le résultat d'une initiative roumaine, comme celle des textes slaves.

Sans considérer comme sincères les affirmations du prologue de l'*Intrebarea creștinească* de 1559, affirmations destinées à tromper les lecteurs, que ce livre fut traduit « du serbe » et par conséquent probablement par des prêtres roumains, il semble cependant que la traduction vraiment « du serbe » de l'*Évangélaire* de 1561 s'est faite sous la même impulsion que celle de l'*Intrebarea*. On peut supposer la même chose pour l'*Apostol* et les *Psautiers*, quoique l'*Évangélaire* de Radu de Mănicești et l'édition et les copies bilingues (slavo-roumaines) des *Psautiers* nous montrent que ces livres étaient désirés aussi par les Roumains orthodoxes. Mais les apocryphes ne peuvent être attribués aux réformés, ni pour leur contenu, ni pour la langue slavonne de laquelle ils ont été traduits.

Nous avons vu que l'*Évangélaire* a été traduit entre 1557 et 1559. C'est probablement alors aussi, ou dans les années immédiatement postérieures qu'ont été traduits aussi l'*Apostol* et le *Psautier*. Avant même d'être imprimés par Coresi, ils ont pu être copiés sur des manuscrits par des copistes chargés de ce travail par Despot Vodă de Moldavie (1561—1563), qui avait peut-être l'intention de les imprimer dans l'imprimerie qu'il projetait de créer dans cette province. En effet ces manuscrits ont été découverts en Moldavie, fait sur

lequel on ne saurait passer avec légèreté. Le filigrane du papier de la *Psaltirea Scheiană*, que l'on peut mieux dater, nous renvoie justement aux années du règne de Despot.

On sait que Despot, ami de Melancthon, s'était mis au service de la Réforme, et, s'appuyant sur les Saxons et les Hongrois de Moldavie, voulait réformer la religion du pays, organiser une académie à Cotnar, et fonder une imprimerie. L'« hérésie » a été adoptée aussi par Iancu Sasul (Jean le Saxon) (décembre 1579 — juin 1582), par la crainte de qui les nouveaux fidèles de la Réforme abandonnèrent l'église romano-catholique de Moldavie ¹⁾.

À propos de l'époque de ces deux princes, le rapport du 9 Avril 1589 de l'Archevêque de Lwow (Lemberg) J. D. Solekowsky, adressé au cardinal Montalto, dit: « *Populus Moldaviae est triplex, imo quadruplex: indigenarum Moldaviorum, qui ritus Graecos sequebantur, linguam autem propriam habent multa latina in se habentem; Ruthenorum similiter Graeca ins(t)antium; Saxonum et Ungarorum, a prima quidem origine Catholicorum, se tandem a Lutheri temporibus praesertim Heraclidis Basilici Despothae Sami, qui Anno Salutis 1560 Principatum illum occupaverat, pulsus Catholicis sacerdotibus, Lutheranos Ministros introduxerat* » ²⁾.

Sur les intentions de Despot de fonder une imprimerie nous sommes renseignés par le rapport de Wolfgang Schreiber de Fünfkirchen, envoyé par Ungnad à l'automne de 1562, en mission auprès de Despot, pour le prier « *Daz vortt Gottes, In seinem landt predigen, vnd das Evangelium in die Walachische Sprach lassen drucken* », soit en Allemagne — et il importerait alors de dépêcher des érudits capables de traduire en roumain —, soit en se créant en Moldavie une imprimerie particulière dont il est prêt à lui envoyer le matériel s'il reçoit l'argent nécessaire ³⁾.

Pour l'acquisition des manuscrits de Braşov, Despot aurait eu ainsi comme intermédiaires les Saxons moldaves qui

¹⁾ N. Iorga, *Studii și documente*, vol. I—II, p. XXXIX.

²⁾ Hurmuzaki, *Doc.*, vol. III¹, p. 123.

³⁾ Voir plus loin Hans Petri, *Relațiunile lui Iacobus Basilikus Heraclides Despot-Vodă cu capii reformațiunii*, etc., Bucarest, 1927, p. 49—50.

connaissaient tout comme les habitants de Braşov l'écriture cyrillique et qui ont toujours été en contact avec les Saxons de Transylvanie.

Certaines fautes des manuscrits, comme la confusion des consonnes sonores avec les consonnes sourdes (*căndu* = cântu (chant), *videle* = vitele (les bestiaux), *ligrătorii* = lucrătorii (les ouvriers), *clumi-me-voiu* = glumi-mă-voiu (je plaisanterai), *sparcu-se* = spargu-se (qu'il se casse), *fricul* = frigul (le froid) dans la *Psaltirea Scheiană*; *vrumsiațe* = frumsiațe (beauté), *vrânse* = frânse (il brisa), *frut* = vrut (voulu), *înderitură* = întăritură (fortification) dans la *Psaltirea Hurmuzaki*, etc.); la forme *kinilor* = câinilor (des chiens) dans la *Psaltirea Scheiană*, pour ne pas parler de la disparition du *l* et de l'*u* dans *îrăță* = înălță (il éleva); *arulü* = aurulü (l'or), *astrul* = austrul (le vent du Sud), dans la *Psaltirea Scheiană*; *arü* = aurü (or), *adü* = audü (j'entends), *adzi* = audzi (tu entends), *adză* = audză (qu'entende), *gară* = gaură (trou), *ladă* = laudă (louange) dans la *Psaltirea Hurmuzaki*, etc., et de l'anticipation de l'*i* dans *maire* (grandeur) (*Psaltirea Scheiană*, *Évangélique* de Radu le scribe), *minuine* (miracle), *cântaire* (chant), *păduire* (forêt), *taire* (fort), — particularités qui peuvent être aussi roumaines, — etc. (chez le copiste *C* de la *Psaltirea Scheiană*); nous montrent que parmi les copistes des manuscrits il y eut aussi des étrangers. D'après Candrea (*o. c.*) p. XXXIX, XLIII, CXXVIII) tel fut le cas du copiste *C* du *Psaltirea Scheiană*. Le fait que ce copiste emploie le point et la virgule comme point d'interrogation n'est pas suffisant pour qu'on l'estime Grec. (Candrea, Rosetti). Il pouvait être aussi Saxon, car la culture saxonne était humaniste, et basée sur la connaissance des langues latine, grecque et même hébraïque.

De telles fautes se trouvent aussi chez Coresi: *împlândü* = îmblândü (allant), *căndü* = cântü (chant), *rosdulü* = rostulü (sens), *să vie* = să fie (soit) dans le *Psautier* slavo-roumain de 1577; *arulü* = aurulü (l'or) dans le *Psautier* slavo-roumain de 1577; *să marcă* = să margă (qu'il aille), *Istraililor* = Izdraililor dans l'*Évangélique* de 1561, etc. Elles ne peuvent être considérées comme des fautes d'impression dues aux apprentis de Coresi du genre de Lorinț—Lavrentie,

comme sont *мѣргѣританиу* (= *mărgăritariul*) (la perle) et *каѣ* = sau (ou) dans le *Tâlcul Evangheliilor* de 1564, mais seulement comme des prononciations non roumaines.

Certaines fautes sont communes aux manuscrits et à Coresi (comparer *cândă* = *cântă*, *arulă* = *aurulă*, etc. dans la *Psaltirea Scheiană* et dans le *Psautier* slavo-roumain de 1577 de Coresi). Elles viennent d'une source commune; et celle-ci ne semble pas être Coresi lui-même; car dans ce dernier l'on trouve aussi des fautes qui ne sont pas dans les manuscrits (comparer: *lăuntruri* (intérieures), *pasăre* (oiseau), *prea mari* (trop grands), *înțelegători* (qui comprennent), *văzură* (ils virent), *în toate zise* (dans tout ce qui a été dit), *împlândă* (remplissant) *cuvintele pământului* (les paroles de la terre), etc. chez Coresi, avec *lătrături* = *lătrători* (aboyeurs), *păsarea* (souci), *înțelegu toți* (tous comprennent), *cădzură* (ils tombèrent), *în toate dzile* (tous les jours), *împlându* (allant), *cumpletele pământului* (la fin du monde), etc. dans le *Psaltirea Scheiană*; *să... nu face e însă uciseri* (s'il ne fait pas. . . et si tu l'avais tuée), *carei* = *carii* (de qui), etc. chez Coresi, avec *să feaceri* (si tu avais fait), *ca rei făcători* (comme les malfaiteurs) etc. dans l'*Apostol de Voroneț*, ainsi que de nombreuses omissions pour lesquelles dans les *Psautiers* manuscrits et l'*Apostol de Voroneț*, aux endroits correspondants rien ne manque.

C'est de la Moldavie du XVI-e siècle que les particularités du dialecte ainsi que celles des archaïsmes, caractéristiques des plus anciens manuscrits roumains y compris le rhotacisme peuvent s'expliquer.

La voie parcourue par les manuscrits nous est révélée par l'*Intrebare creștinească* trouvée dans le *Codice de Ieud* (Maramureș) à côté de textes rhotacisants, copié par le prêtre Grégoire de Măhaciu sans rhotacisme, sauf dans la note ajoutée par lui, et dans le *Manuscrisul Martian* qui présente lui aussi du rhotacisme.

XIV. Les noms de certaines figures historiques conservées par la poésie populaire roumaine de Transylvanie peuvent nous révéler l'époque de l'apparition des poésies respectives. Telles sont celles de *Ioan Humiade* ou de *Iancu Sibiiancu* et de *Iencea Sibiincea*.

C'est de la même époque que sont aussi les variantes intitulées *Ńicman* (Jăman) ou *Ńicmon Craiu*, qui se rapportent au roi Sigismond de Hongrie.

Une ballade dont l'origine populaire est contestée, parle de *Mateaş Craiu* (Mathieu Corvin).

Le cycle de ballades concernant *Baba Novac* et son fils *Gruie* a été connu aussi en Transylvanie, car on sait que ce général de Michel le Brave a combattu en Transylvanie et a même été tué à Cluj.

LE XVII-ÈME SIÈCLE

XV. Le 15 novembre 1629 Gabriel Bethlen mourut sans avoir pu réaliser son intention de réorganiser son imprimerie à caractères latins « de la cour » de Bălgrad (= Alba-Iulia), fondée en 1565, c'est-à-dire à l'époque de Jean Sigismond Zápolya. Il n'avait pas réussi davantage de l'enrichir de caractères cyrilliques pour remplacer l'imprimerie slave qui avait disparu, et ainsi ne put imprimer la « Bible » traduite en roumain sur l'ordre et à ses frais par plusieurs érudits.

Après deux courts règnes, celui de Catherine de Brandebourg et celui d'Étienne Bethlen, en novembre 1630, Georges Rákóczy I-er fut nommé prince de Transylvanie. Sa politique était exactement celle de Gabriel Bethlen: renforcer l'élément hongrois et fortifier le calvinisme. Mais les mesures prises par lui à l'égard des Roumains étaient beaucoup plus impitoyables et plus inhumaines que celles de Bethlen. Il entendait, tout comme Bethlen, se servir de l'imprimerie pour propager, autant qu'on pouvait faire, le calvinisme, non seulement parmi les Hongrois, mais aussi parmi les Roumains.

Avec sa femme Suzanne Lorántfy, qui avait ouvert une école réformée roumaine à Făgăraş¹⁾, sur le modèle de celles

¹⁾ La loi et le règlement de cette école ont été publiés dans la revue *Magyar Protestáns Egyháztörténeti Adattár*, Budapest, 1910, p. 112—118; et en traduction roumaine par J. Lupaş dans la *Revista gen. a inv.*, XII—1924, No. 7, p. 440—446.

qui florissaient au XVII-e siècle à Caransebeș et à Lugoj, et qui étaient soutenues par Acațiu Barcsay, Ban de ces villes ¹⁾, G. Rákóczy essaie de développer la grande imprimerie d'Alba-Iulia, dont Bethlen avait commencée la réorganisation vers 1620. Vers 1636, il fait venir de Hollande par Hambourg des imprimeurs pourvus d'un passeport délivré par le roi de Pologne. En 1637 encore on trouve Rákóczy à la recherche d'imprimeurs étrangers. En 1638, il semble avoir achevé l'organisation de l'imprimerie à lettres latines. Mais il voulait encore en installer une autre réservée à l'impression des livres roumains. Le 22 mars 1639, l'évêque d'Alba-Iulia alla donc à Brașov et, à cette occasion, il semble avoir demandé aux Valaques des « șrift », c'est-à-dire des caractères cyrilliques pour l'imprimerie de Rákóczy. De leur côté, les Valaques eux aussi en avaient demandé aux Russes. C'est alors, et non plus tôt, que Ghenadie a dû s'occuper des affaires d'imprimerie. Nous savons en effet qu'ayant appris en chemin la préparation et l'impression de la *Pravila* de Govora, il commande de ce livre une édition spéciale pour la Transylvanie, qui ne diffère de l'édition valaque que dans la préface où le nom et le titre de « *Théophile*, par la grâce de Dieu archevêque et métropolit de tout le *pays roumain* » est remplacé par celui de « *Ghenadie*, par la grâce de Dieu archevêque et métropolit de tout le pays de *Transylvanie* ».

En même temps que les caractères, « fut trouvé » le maître ouvrier en la personne d'un prêtre et maître du nom de Dobre, « qui est venu du Pays roumain pour se charger de travaux d'imprimerie en Transylvanie », ici au pays de « Sa Grandeur, le Prince Georges Racolți ».

Dobre devait dans le pays, où le gouvernement imposait « le livre à la portée du peuple », imprimer des livres roumains au profit de la propagande calviniste.

Comme la feuille portant le titre ne nous a pas été conservée, il est impossible de préciser avec certitude le lieu, où vers 1639—1640 parut un petit livre de prières contenant

¹⁾ D'après la *Palia* d'Orăștie on voit que « le maître des maîtres de Sebeș » était Efrem Zacană.

Paraclisul Precești (prière à la vierge), diverses prières, *Gromovnicul lui Iraclie împărat* (les prophéties de l'empereur Héraclius), *Trepeticul* (v. plus haut) etc. Certains arguments internes nous portèrent à croire d'abord qu'il s'agissait là du « plus ancien livre » de l'époque de Rákóczy¹). Le papier porte la marque de la Transylvanie et de la famille de Rákóczy, avec au-dessous les initiales G(eorgius) R(ákóczy). Mais les ornements et les caractères sont ceux des ouvrages imprimés à Govora, et la *Pravila* ainsi que l'*Evangelhia învățătoare* (Évangile donneuse d'enseignements de Govora) sont elles aussi imprimées sur le papier de la fabrique du Rákóczy; dans ce petit livre figurent les sept Sacrements, comme chez les orthodoxes; enfin dans *сѣвѣсловіе на трапѣзѣ*, quand il est question du nom du Seigneur, on trouve: *ІСѢ ІМР[ЕК]* (f. 41 v, r, 7), et quand il s'agit du métropolitain: *Ѧ ВЪСЄИ ЗЕМЛИ ОУГРОВЛАХІНСКЫА* (f. 41 v, r, 16). Il semble donc que ce recueil ait été imprimé plutôt à Govora qu'à Alba-Iulia, ainsi qu'un *Ceasoslov* (Bréviaire) découvert par A. Filimon²) et copié avec certaines modifications par Antoine de Moldovița dans une partie du manuscrit de l'errant Gheorghe Ștefan, seigneur de Moldavie³) à côté du *Răspuns* (Réponse) du Métropolitain Varlaam « contre le catéchisme calviniste ». Seule la découverte d'exemplaires complets pourra nous renseigner définitivement sur le lieu et la date de l'impression de ces deux petits livres.

Le premier livre qui ait été en toute certitude imprimé à Alba-Iulia, vraisemblablement sans l'approbation du Métropolitain, dont le nom d'ailleurs dans le titre a été l'« *Otveatūnică*, cartea ce să cheamă *Catehizmusă*, carea cu voia și cu porunca Domnului creștinescu Racołți Gheorghii, Craiul Ardealului, Domnul părților Țăraei Ungurești și Săcuilor Șpan, carea s'au întorsu din limbă diecească și slavonească pre limba rumă-

¹) Nous l'avons publié dans *Anuarul Institutului de Istorie Națională*, de Cluj, I—1922, pp. 161—278.

²) Voir *Dacoromania*, VI, p. 374 No. 1, où cet auteur estime que ce livre a été imprimé à Alba-Iulia. Il a plus tard changé d'avis et le juge alors imprimé à Govora entre 1638 et 1640.

³) Nous l'avons publié dans *Anuarul Institutului de Istorie Națională de Cluj*, III—1924, pp. 182—254.

nească cu svatul și cu îndemnătura și cu cheltuiala Domniei lui Ciulai Gheorghi, păstorul sufletescu a curței Mării Sale. Cu scrisoarea s'au ostenitu popa Gheorghi de Secul, și s'au izvodit în cetate Belgradu și s'au tipărit în sat în Prisacă. Meșterul tiparului au fost popa Dobrea din țara Muntenască, și s'au început în luna Iul[ie] 5 dzile, și s'au săvârșit în luna Iul[ie] 25 dzile vă leat.... 1640». (*Otveatūnicū* livre qui s'appelle Catéchisme. Cet ouvrage eut l'approbation et parut sur l'ordre du Seigneur chrétien Gheorghi Racolți, Prince de Transylvanie, Seigneur du Pays hongrois et gouverneur des Saxons, qui fut traduit de la langue latine et slavonne dans la langue roumaine. Il fut établi sur le conseil, selon le désir et aux frais de Maître Gheorghe Ciulai pasteur des âmes de la cour de Sa Grandeur, Le prêtre Gheorghe de Secul fut chargé de l'écrire; il parut dans la ville de Bălgrad et fut imprimé dans le village de Prisacă. L'impression revint au prêtre Dobrea du Pays Valaque; commencée au mois de juillet, le 5-ème jour elle s'acheva au mois de juil(let) le 25-ème jour de l'année 1640). Bien qu'on y affirme que la traduction se fit de la langue « latine et slavonne », il est probable qu'on l'entreprit sur la deuxième édition seulement, celle de 1639, et peut-être en même temps qu'avait lieu la mise sous presse de la troisième, et non d'après la première du *Catéchisme* latino-hongrois imprimé en 1636 toujours à Alba-Iulia. La mention de la langue « slavonne » était nécessaire pour attirer les lecteurs.

Ce catéchisme a été imposé à l'église roumaine de Transylvanie. Nous le savons d'un côté par les persécutions subies par le métropolitain Ilie Iorest qui refusait d'entrer en conflit avec ses fidèles et ne voulait pas le recevoir, et de l'autre par la deuxième clause du diplôme de nomination de Simion Ștefan daté du 10 octobre 1643, « qui devra accepter le *Catéchisme* et faire en sorte que les autres l'acceptent aussi et s'en servir pour les enfants tout en ayant soin que les autres fassent de même dans leur enseignement ».

Le catéchisme se répandit, non seulement en Transylvanie, en Valachie et en Moldavie; il provoque non seulement la réunion d'un synode local à Jassy en 1644, mais encore

deux oeuvres de polémique publiées par le métropolite Varlaam de Moldavie: l'une dans laquelle Eustratie défend et justifie les *Sept Sacrements* («Șapte taine») de l'église orthodoxe contre le *Catéchisme* calviniste, qui n'en admettait que deux: le baptême et la communion, auxquels s'ajoute le mariage considéré comme ayant de la valeur parmi les autres sacrements, et l'autre dans laquelle Varlaam lui-même combat les enseignements du *Catéchisme* calviniste.

Les calvinistes ne se donnèrent pas pour battus. En 1656 parut toujours à «Bălgrad» (Alba-Iulia) une deuxième édition du *Catéchisme* calviniste, précédé cette fois du «*Bouclier du catéchisme* avec la réponse de l'Écriture Sainte en réponse à deux pays sans Écriture Sainte» (Scutulū catehizmușului cu răspunsu den scriptura sv[ân]tă, împotriva răspunsului a doao țări, fără scriptură sv[ân]tă») et comportant une partie dans laquelle sont condamnées les dévotions devant les icones avec de puissants arguments dogmatiques et d'habiles citations de l'Écriture Sainte.

Le deuxième livre imprimé à Alba-Iulia en 1641, fut une «*Évanghelie cu învățătură*» ou «*Mărgăritu*» (Évangile avec son enseignement ou Perle), qu'était en réalité une nouvelle édition tirée d'un exemplaire, probablement défectueux, de l'*Évangile avec son enseignement* imprimé par Coresi à Brașov en 1580 — 1581. L'évêque estimait que le livre de Coresi était très utile et désirait le répandre de nouveau parmi les ouailles. On commença à l'imprimer sous Ghenadie II, par conséquent en 1639, année de sa mort, et il ne fut achevé que sous son successeur Iorest (1639—1643), en 1641, l'imprimeur étant toujours Dobrea de Valachie.

Dans la série des ouvrages imprimés pendant l'époque des Rákóczy il faut faire mention ensuite d'un nouveau *Catéchisme*, traduit par Ștefan Fogarași de Lugoj, imprimé à Alba-Iulia en 1648 en *lettres latines* et avec l'orthographe hongroise. La traduction en a été faite d'après le *Catéchisme* de Heidelberg du professeur Alstedius; il est dédié à Acațiu Barcsai, ban de Lugoj, de Caransebeș et Comte de Severin.

Le quatrième et le plus important certainement des ouvrages imprimés de G. Rákóczy est le «*Noul Testament*» («le

Nouveau Testament » ou « la Réconciliation » ou « la nouvelle loi de J(ésus)-Ch(rist), Notre Seigneur », tiré avec grande prudence, des sources grecque et slavonne, en langue roumaine et imprimé toujours à Alba-Iulia en 1648 aux frais du prince qui y est appelé « Seigneur de la Transylvanie ».

Parmi les deux avant-propos du livre, le deuxième mérite une attention particulière; il est intitulé: « Predoslovie cătră cetitori » (Préface aux lecteurs). Il y est dit que ce Testament a été commencé par le moine ordonné prêtre Selivestru, mort peu après. Après la mort de Sylvestre d'autres érudits se sont mis au travail pour terminer cette traduction. Nous ne connaissons pas leurs noms puisqu'ils ne les trahissent nulle part. Mais ils trouvèrent que la traduction du moine prêtre Sylvestre pêchait par « beaucoup d'omissions et d'erreurs... dues à l'ignorance de la langue et de l'écriture grecques ». C'est pourquoi ils reprirent la traduction en serrant de plus près de la source grecque et la traduction latine de Jérôme, sans omettre de consulter la source slavonne imprimée peut-être peu auparavant « au pays de Moscou ».

En réalité d'après la traduction, l'on peut voir que le *Nouveau Testament* est le résultat du travail sérieux de plusieurs hommes savants, bien préparés, poussés à cette tâche, comme l'étaient aussi le surintendant des Calvinistes Ștefan Geley et Gheorghe Rákóczy lui-même, qui « à grands frais » envoyait des jeunes gens « à l'étranger pour apprendre spécialement la parole de Dieu de l'Écriture hébraïque ».

Mais encore qu'il n'en soit rien mentionné, la traduction s'appuie sans doute sur « la version ancienne » que le Métropolitain Ștefan et ses vaillants compagnons corrigent, non seulement au point de vue de la langue, mais aussi, comme ils nous le disent eux-mêmes, en ce qui concerne le texte qui aurait été réellement collationné avec les textes slavons, latin et grec.

Cette circonstance nous montre que les traducteurs étaient des hommes très réfléchis. Ils ont compris que dans l'église un certain esprit de conservation est nécessaire même au point de vue de la langue.

Dans leur troisième point ils nous renseignent sur la manière dont ils ont traduit les mots étrangers: ils ont laissé tels quels les plus difficiles.

Le point suivant est particulièrement important. Il y est dit: « Nous vous prions encore de ne pas oublier que les Roumains ne parlent pas de la même façon dans toutes les contrées qu'ils habitent, ni même tous ceux d'une même contrée: aussi peut-on avancer à la rigueur que parlant d'une chose ils comprennent, les uns d'une façon, les autres d'une autre. . . Nous savons bien que les mots doivent être comme les pièces de monnaie: les bonnes sont celles qui circulent dans tous les pays, de même bons sont les mots que tous comprennent. C'est pourquoi nous nous sommes efforcés autant qu'il nous a été possible, d'écrire de façon à être compris par tous; et si tous ne comprennent pas, ce n'est pas notre faute, c'est la faute de celui qui a dispersé les Roumains dans des pays différents où leurs mots se sont mêlés à ceux d'autres langues de sorte qu'ils ne parlent plus le même ».

Dans ces phrases d'une importance historique s'exprime de façon catégorique non seulement la nécessité d'une langue littéraire roumaine, mais aussi l'idée de l'unité ethnique du peuple roumain. Le métropolitain Simion Ștefan et ses érudits compagnons voulaient créer une langue littéraire pour tous les Roumains, car ceux-ci, dans quelque pays qu'ils habitassent à cette époque, constituaient un seul peuple. Il fallait donc faire un choix entre les mots des différents langages roumains afin que dans la langue littéraire unifiée n'entrent que des mots compris par tous, de ceux qui sont « comme les bonnes pièces » qui ont cours « dans tous les pays ». Admirables principes qui doivent encore nous guider à notre époque si disposée à d'extravagantes mixtures de langues et à de bizarres créations de mots.

Le *Psautier* publié à Alba-Iulia en 1651 est encore une oeuvre d'imprimerie des Rákóczy.

Les traducteurs de ce livre ne sont pas davantage nommés, mais dans la Préface à Sa Grandeur le Prince de Transylvanie il est dit, que ce dernier, d'accord avec Simeon Ștefan, le métropolitain résidant à Bălgrad, leur a ordonné de traduire le

Psautier de David « de la langue hébraïque en langue roumaine » afin que petits et grands puissent le lire et le comprendre.

Sur la manière dont la traduction a été faite, il est dit dans la « Préface aux lecteurs » que les auteurs se sont efforcés de partir de la source hébraïque et grecque, puis de s'appuyer sur maints grands Docteurs, en serrant de plus près ceux qui demeurent les plus fidèles au texte grec, et enfin qu'ils se sont également servi de la version des Septante. La traduction et l'arrangement furent établis selon les Normes du *Nouveau Testament*.

Quoique les traducteurs ne signalent nullement de s'être servi de vieilles versions roumaines, l'on peut cependant constater facilement d'après certaines formes de flexions anciennes, déjà archaïques à cette époque, qu'ils les ont aussi consultées. Et même T. Cipariu affirme qu'ils n'ont fait autre chose qu'adapter au texte hébreu une édition plus ancienne, ou qu'ils ont édité seulement une traduction plus ancienne faite sur l'original en hébreu ¹⁾.

XVI. Avec le *Psautier* de 1651 l'imprimerie transylvaine cesse de travailler, mais quand la paix fut rétablie en Transylvanie, à l'époque du faible Michel Apaffy, l'ancienne imprimerie se remet à l'ouvrage remplaçant cette fois sa marque de jadis par l'emblème grossier du nouveau prince. Il n'y avait plus maintenant d'évêques à la tête du mouvement de littérature religieuse et l'on n'imprimait plus d'oeuvres remarquables. Celles qui dorénavant virent le jour étaient plutôt de simples et faibles traductions du slavon, du russe et du hongrois faites par un prêtre un peu plus instruit que les autres, Joan Zoba de Vinț, près de la capitale d'Apaffy.

Le premier livre de Joan Zoba fut *Sicriul de aur* (le cerueil d'or), livre de sermons pour les services funèbres, tiré de l'Écriture Sainte sur l'ordre et le désir de Sa Grandeur Mihai Apaffy, Seigneur de Transylvanie, et imprimé à l'imprimerie nouvelle de la cité de Sassebeș, en 1683, le 17 septembre.

¹⁾ *Crestomatia sau Analecte Literare*, Blaj, 1858, p. XXI, No. 2.

Comme les citations bibliques sont données d'après les ouvrages roumains imprimés antérieurement, il se pourrait que cet ouvrage fut non pas une traduction, mais seulement un remaniement sur le modèle de certains livres calvinistes.

Nous trouvons que ce livre s'éloigne considérablement des admirables principes d'unité de la langue littéraire établis dans le *Nouveau Testament* de 1648. L'auteur dit qu'il fait exprès d'employer bon nombre de provincialismes « parce que nous Roumains, nous ne parlons pas tous de même; nous disons par exemple *oca* = *pricina* ou *adeverința* (raison, cause), *în alian* = *împotriva* (contre), *hasna* = *folosul* (l'utilité), *alduiala* = *blagoslovenia* (la bénédiction) etc. Nous avons aussi employé les expressions en usage dans notre région ».

Les « Sermons » restreignent donc le cercle de leurs lecteurs: le calvinisme roumain de Transylvanie commence lentement à mourir, donnant naissance à une littérature religieuse orthodoxe qui est florissante dans les Principautés de Valachie et de Moldavie.

Les autres livres de l'époque d'Apaffy sont imprimés à Alba-Iulia. Ce sont: *Cărare pe scurt spre fapte bune îndreptătoare* (Voie courte pour diriger les bonnes actions), petit livre « mis en langue roumaine pour l'utilité et le salut de notre peuple roumain », traduit du hongrois ¹⁾ par le prêtre Ioan de Vinț et imprimé par lui à Bălgrad en 1685; *Ceaslovețu* (Petit Bréviaire ou Livre d'heures), livre traduite en roumain par le même prêtre Ioan de Vinț, en collaboration avec l'archiprêtre Gheorghe de Daia, reprenant les psaumes du *Psautier* de 1651 et imprimé vers 1687; *Rânduiala diaconșvelorū și cu a văzglaseniilor* (Règles des Chants d'Église) employées dans la liturgie et la célébration des vêpres et des matines, traduites du slavon et mises en roumain, Bălgrad, 1687; *Mo-*

¹⁾ D'après Kézdivásárhelyi Matkó István, *Kegyés cselekedetek rövid ösvénykéje* etc., Sibiu, 1666, comme l'a montré le Dr. Veress E., *Erdélyi régi oláh könyvek és nyomtatványok*, Cluj, 1910, p. 27 et *Bibliografie română-ungară*, vol. I, Bucarest, 1931, p. 126. Il est question de la première influence anglaise venue s'exercer indirectement sur le roumain (voir Dr. Bitay Á., *Erdélyi Irodalmi Szemle*, LVI, annexe No. 1, janvier 1924, p. 61—62).

lităvenicū (Rituel) traduit du slavon en roumain, avec des préfaces écrites par le prêtre Ioan de Vinț, Bălgrad 1689; *Poveste la 40 de mucenici* (Histoire de 40 martyrs), Bălgrad, 1689.

XVII. En même temps pour les Roumains calvinistes, on copiait, avec les compléments nécessaires à la suite de l'apparition des nouvelles éditions hongroises, les cantiques, les psaumes traduits en vers métriques et parfois rimés, dès le XVI-ème siècle d'après Grégoire Szegedi et François Dávid. C'est Mihail Halici, le père, qui a commencé à copier les psaumes vers 1640; les cantiques ont été copiés en 1642 par Gregorius Sándor Agyagfalvinus; les cantiques et les psaumes parus anonymes ont été copiés par un anonyme vers 1660 et par Ioan Viski en 1697.

Cette traduction a sans doute été connue de Ștefan Fogarasi dont on dit qu'en 1648 il aurait été invité à traduire en roumain les Psaumes de David. Il commença la traduction, mais l'interrompit à cause de ses autres travaux. Plus tard avec l'aide de Dieu et de Sa Grandeur (il est question du Ban Acațiu Barcsai) « il pourra publier en langue roumaine ce qui ne l'a pas été jusqu'à maintenant »¹⁾.

XVIII. Mais les Calvinistes ne furent pas seuls à essayer de faire des prosélytes parmi les Roumains de Transylvanie au XVII-ème siècle. Les catholiques s'y efforcèrent aussi.

Un catholique roumain qui avait fait ses études à Vienne et à Rome, Georges Buitul, imprima en 1636 le *Catéchisme* de Canisius, traduit en roumain à Bratislava (Poson). Une deuxième édition se fit à Cluj en 1703. Il est affirmé que dès 1696 aurait été imprimée à Trnava la première édition du *Catéchisme* roumain de Fr. Szunyog, traduit du catéchisme russe de J. J. Decamilis. En 1709 en fut tirée la deuxième édition, imprimée à Sibiu et en 1726 la 3-ème reimprimée à « Sâmbăta-Mare », c'est-à-dire Trnava.

« Joannes Kájoni Valachus de Kis-Kajon », outre de nombreuses compositions musicales religieuses pour les catholiques, des sermons en hongrois etc., nous a conservé dans

¹⁾ Bianu—Hodoș, *Bibl. rom. veche*, I, p. 162.

l'ouvrage nommé *Codex Kájoni*, la musique des premières danses roumaines, ainsi que le beau « Chant de la Princesse Lupul »¹⁾.

Le savant Gavriil Ivul, ancien professeur de philosophie à Košice et à Vienne, n'a malheureusement écrit qu'en latin.

XIX. A la même époque eurent lieu en Transylvanie les premiers essais de poésie profane. Leur origine doit être cherchée dans les écoles des Saxons et des Hongrois où l'on donnait une grande importance aux humanités, en donnant une grande place à la littérature et à l'Art par l'étude de la rhétorique et de la poétique. Les élèves étaient obligés de faire des exercices de composition en vers latins. Quand les langues nationales commencèrent à s'affirmer davantage, grâce à la Réforme, on se mit à faire des exercices analogues dans ces langues.

Un exemple typique des résultats donnés par ces écoles et dans cette direction nous est fourni par Mihail Halici le fils, né à Caransebeș en 1643, mort après 1674, qui a laissé, en manuscrit, une belle collection de poésies latines et hongroises, ainsi qu'une ode roumaine en distiques, écrite à Aiud en l'honneur de son ami François Páriz Pápai, à l'occasion de la promotion de ce dernier au grade de docteur; cette poésie a été imprimée à Bâle (Basilea) en 1674.

C'est des mêmes écoles qu'est sorti et à la même discipline qu'à travaillé aussi Valentin Franck von Franckenstein, que nous trouvons imprimant en 1679, quand il était commandant de la garnison de Turnul-Roș, dans *Hecatombé Sententiarum Ovidianarum Germanice imitatarum*, à côté de dédicaces en latin et d'imitations allemandes, 10 vers saxons, 18 hongrois et non moins de 80 vers roumains.

Le *Kenték Rúméneszék de dragoszte szkrisz* (Chant roumain d'amour) appartienne au même mouvement. Ils commencent ainsi :

Par toi une flamme brûle mon cœur
Depuis que je me souviens de tes paroles...

¹⁾ Voir J. Seprődi dans *Irodalomtörténeti Közlemények*, XIX, 1909, p. 288—301, 385—401; N. Drăganu, dans *Dacoromania*, IV, p. 102—104; Dr. A. Veress, *Cântece istorice ungurești despre Români*, dans *An. Ac. Rom.*, s. III, Bucarest, 1925, p. 30—31.

Cette poésie ainsi que *Oczinasile* (les Notre Père) et les 5 vers suivants en style populaire :

Quand je te regarde en face
Blanche jeune fille
Mon coeur m'apprend
Comment je pourrais rendre ta vie heureuse,
Soir et matin

ont été copiées par Nicolas Petrovay à Petrova en 1672 dans le recueil qui porte son nom et qui est conservé dans la bibliothèque du lycée réformé de Cluj ¹⁾.

XX. Un anonyme de Caransebeș, où est né Mihail Halici, a composé dans la deuxième moitié du XVII-ème siècle et avant 1742, comme le montre le filigrane du papier, un *Dictionarium Valachico-Latinum*, écrit en caractères latins et avec l'orthographe magyaro-saxonne habituelle chez les calvinistes roumains et comprenant plus de 5.000 mots qui donnent l'image de la langue des paysans du Banat, mais teintée de nombreux magyarismes et, en plus faible quantité, de saxonnismes. L'importance de ce vocabulaire consiste non seulement dans la conservation d'un riche matériel dialectal, mais aussi dans le fait qu'il est le premier à mettre côté à côté, dans un travail lexicographique, la langue roumaine et la langue latine dont elle est issue.

C'est aussi de la fin du XVII-e siècle que date le *Lexicon Latinum, Walachicum et Ungaricum*, établi, toujours dans la partie occidentale du territoire roumain, pour le grand géographe et historien italien Général Marsigli. Cet ouvrage contient 2495 mots.

XXI. Nous possédons des témoignages certains, qui montrent que dès le XVI-e siècle la poésie populaire roumaine commence à attirer l'attention.

Aussi le poète hongrois Valentin Balassa, qui avait sur ses terres des bergers roumains et qui connaissait la Transylvanie, composa une poésie inspirée de la poésie roumaine *Savu ne lasse pas la fille à la maison*, et une autre sur l'air

¹⁾ Pour ce chapitre, voir N. Drăganu, *Mihail Halici*, etc., dans *Dacoromania*, IV, p. 77—168, où toute la bibliographie est donnée.

de la chanson roumaine *La jeune Roumaine qui pleure ses brebis égarées*¹⁾.

Comme le relate Andréas Franck, « l'air de la jeune Roumaine qui a perdu ses brebis et les cherche en pleurant dans la montagne » fut chanté le 29 Septembre 1659 à l'entrée à Mureş-Oşorheiu (Târgul-Mureş) du prince G. Rákóczy I, allié avec le prince de Valachie²⁾.

De 1650 date un remarquable cantique de Noël fait par un chantre inconnu de Transylvanie et conservé dans la bibliothèque de l'église Saint-Nicolas de Braşov³⁾.

Nous pourrions donner encore d'autres exemples de ce genre. De même que la musique et la danse roumaines ont laissé des traces chez les « curuţi » hongrois (soldats révoltés au XVII-e siècle contre les Autrichiens), de même la poésie populaire roumaine a influencé leurs chants, car beaucoup de Roumains vivaient parmi eux.

Des vers comme *Hopontáre, hopassa* = hopa tare, hop aşa (hop plus fort, hop, comme ça), *Drága szép supulyynyá-sza, Oh fondáre fuzokáre,*

Majre — csajre — Moldováre
Fut Havasalföldre
Ungur — bungur — amaz rumuj
Sátorát fölszedte
Szatuj majre — pita najre
Nincs pénz, az ebverte⁴⁾, etc.

L'interjection « hajda » qui se trouve dans divers chants de « curuţi » est une preuve évidente de cette influence.

¹⁾ V. Branişte, dans *Transilvania*, XXI—1891, p. 225—229; G. Kristóf, dans *Dacoromania*, III, p. 550—560; Gh. Alexici, dans *Luceafărul*, 1903, p. 363—371; *Făt-Frumos*, Cernăuţi, I, 1926, Nr. 2, p. 60.

²⁾ *Mon. Comitalia Transilvanica*, XII, p. 385—386; Gh. Şincai, *Hronica Românilor*, t. II, Jassy, 1853, p. 79; Bitay Á., dans *Dacoromania*, III, p. 788—789; cf. aussi *Făt-Frumos*, Cernăuţi, I, 1926, No. 2, p. 59—62.

³⁾ M. Gaster, *Chrest. rom.*, I, LXXXII, B, a, et 136, No. 47.

⁴⁾ Cette poésie a pour titre *Erdélyi hajdutánc* = Danse des haïdoucs transylvains. La danse des haïdoucs se fait avec accompagnement de *cimpoi* (cornemuse); cet instrument est fait avec des *burduh* (peau). Ces mots sont entrés eux aussi dans la langue hongroise sous la forme de *csimpolya* et *bordó-sip*.

En même temps l'activité littéraire religieuse orthodoxe se poursuivait dans les manuscrits.

Toader, diacre de Feldru (distr. de Năsăud) passa de Transylvanie en Moldavie, pour être le précepteur des enfants de Pătraşcu Ciogolea, nous laissant un beau discours prononcé à l'enterrement de Sofronie, l'épouse de Pătraşcu morte en 1639; par contre, le diacre Vasile Sturdza passa de Moldavie en Transylvanie, s'arrêtant dans plusieurs villages des environs d'Oradea et de Timișoara. Il copia dans les dernières années du XVII-e siècle et dans les premières du XVIII-e, des *Liturghiere* (Livres de liturgies), *Ceasloavă* (Bréviaires), *Octoihuri* (Recueils de chants religieux), *les Sept Sacraments* d'Eustratie le logothète, etc. C'est également en Bihor que travaillèrent, à la fin du XVII-e siècle, le maître Pavel Rusu et le prêtre Pătru de Tinăud. Tous deux contribuèrent dans une large mesure par leurs écrits, à éclairer le peuple roumain de cette région exposé à la magyarisation ¹⁾.

XXII. A tout cela s'ajoutèrent de nombreux sermons ou prêches à l'occasion de différentes fêtes et, en liaison avec eux, des vies et des miracles de Saints (St. Alexis, St. Georges, St. Nicolas, etc.); des « histoires », ou des « récits » tirés des *Paterice* (Vie des Pères de l'Église) ou des *Otecinice* (id.): *Histoire d'une religieuse qui, pour se purifier, s'arrache les yeux*, *Discours d'un commerçant*, *Paroles de Favian le voleur*, *Paroles et exemples de la vie de ce monde*, etc., *Questions et réponses*; des chroniques: la chronique de Georges Brancovici et *Cronica bisericii Sfântului Nicolae* (La chronique de l'Église de St. Nicolas) écrite à Braşov par Popa Vasile († 1659).

La riche littérature populaire qui nous a été conservée dans les manuscrits du début du XVII-e siècle, déjà cités, s'accrut encore au cours du siècle. Nous citerons entre au-

¹⁾ A leur sujet, voir V. Mangra, *Cercetări literare-istorice*, Bucarest, 1896, p. 14—16; Gh. Giuglea, dans *Dacoromania*, I, p. 356—359; Dr. Gh. Ciuhandu, *Vechi urme de cultură românească în Bihor*, dans *Cele trei Crişuri*, I, 1920, II, 1921, et *Un manuscris de Mineiu prescurtat*, ibid., II, 1921; Gavril Popovici, *Mineiu delă Lupoiaia (Vechi urme de cultură românească în Bihor)*, ibid., II, 1921 (cf. aussi S. Puşcariu, *Ist. Lit. Rom., Epoca veche*, Sibiu, 1930, p. 107 et 219, et Á. Bitay, dans *Dacoromania*, III, p. 792).

tres textes les ouvrages suivants: *Douze rêves de l'empereur Șaic* ou *Sihaici* («Șahaișa»), expliqués par le «savant» Mamer, *L'Enseignement pour les douze Vendredis*, *La Légende de la Sainte Croix*¹⁾, *Gromovnicul*²⁾, etc.

LE XVIII-ÈME SIÈCLE

XXIII. Au début du XVIII-e siècle, un certain nombre des Roumains de Transylvanie s'unirent à l'Église de Rome, tout en gardant la langue roumaine dans les offices religieux et en observant le rite oriental. En échange, le gouvernement avait promis d'améliorer la situation des prêtres et de créer plusieurs écoles. Bien peu des promesses faites furent tenues, et, en tout cas, elles s'appliquèrent beaucoup plus au clergé qu'au peuple.

L'union entraîne avec elle pour les Roumains des conséquences diverses, les unes bonnes, les autres mauvaises.

Celles-ci furent les suivantes: le Métropolitain qui n'avait gardé que le rang et le titre d'évêque, se vit imposer auprès de lui un «causarum auditor generalis», sans lequel il ne pouvait rien faire. Les Roumains, divisés au point de vue religieux, furent politiquement affaiblis. Les orthodoxes restèrent longtemps sans chef religieux, sans évêques, et opprimés pour leur foi.

Celles-là s'observèrent surtout au spirituel. Les jeunes Roumains uniates furent reçus dans les écoles catholiques du pays et de l'étranger, surtout à Vienne et à Rome. Là, ils sentirent naître en eux la conscience de l'origine romaine du peuple et de l'origine latine de la langue. De retour chez eux, ils cherchèrent à éveiller ce peuple qui était le leur, créant pour lui des écoles, cherchant à l'éclairer sur ses origines glorieuses et sur son passé si douloureux, et lui faisant caresser l'espoir d'un avenir meilleur. De l'union avec l'Église

¹⁾ Voir par exemple *Manuscrisul liceului grăniceresc «G. Coșbuc» din Năsăud*, décrit par nous dans *Dacoromania*, III, p. 472, et suivantes, ainsi qu'un manuscrit que possède J. Martian, dans lequel est gardée la copie avec rhotacisme de l'*Intrebare creștinească* de 1559.

²⁾ T. Cipariu, *Principii de limbă și de scriptură*, Blaj, 1866. p. 114.

Romaine est né un nouveau courant fondé sur l'idée nationale, qui compensait en partie ce qui avait été perdu par le schisme en matière de foi, car c'est la religion qui jusqu'alors avait cimenté l'union de tous les Roumains, et les avait habitués à se considérer comme un seul peuple dans quelque pays qu'ils fussent.

Aussi par l'idée nationale qu'il sut mettre en circulation, le mouvement religieux de l'Union a-t-il eu une influence décisive sur tout le mouvement intellectuel roumain. Mais celle-ci n'apparaît clairement qu'après 1780, date à laquelle on peut fixer le début de la littérature roumaine nouvelle. Jusqu'alors on se perdit en tâtonnements sans grande importance. Ceux-ci méritent néanmoins d'être brièvement exposés ci-dessous.

Parmi les évêques uniates, le plus remarquable fut sans aucun doute Ioan Inochentie Micu Klein de MuntiuI, qui mena une lutte acharnée pour défendre les droits de son peuple et mourut en exil à Rome. En 1737, il transporta sa résidence à Blaj, et l'année suivante il réunit les premiers fonds nécessaires à la construction de la cathédrale, du monastère, de l'école, et aux traitements des professeurs. En 1741, il posa la première pierre de ces édifices, et en 1747 il termina une partie de l'école et du monastère dans lequel il installa les premières moines roumains formés à l'institut « de propaganda fide » de Rome dans l'esprit du catholicisme de rite oriental: Grigore Maier ou Maior, futur évêque, Sylvestre Caliani, Gherontie Cotorea et Athanasie Rednic furent parmi ceux-ci.

Il obtient ensuite des avantages canoniques pour les prêtres uniates, des terrains pour construire des maisons et des églises ainsi que cela avait été promis lors de l'union, le droit pour les fils de serfs roumains d'aller à l'école et de recevoir des emplois, et pour les nobles roumains de prendre place parmi les nations de Transylvanie. Quoique harcelé par d'innombrables affaires ecclésiastiques, scolaires ou politiques, il trouva cependant le loisir de servir d'exemple, par son activité, au groupe de savants éclairés dont il sut s'entourer; c'est ainsi qu'il écrivit une volumineuse collection de ser-

mons pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année. Aussi son neveu, Samuel Micu Klein, le range-t-il parmi les écrivains du XVIII-e siècle.

Son successeur, l'humble Petru Pavel Aaron, se montra lui aussi un pasteur de mérite quoique se fussent déclanchés sous son épiscopat des mouvements de réaction contre l'Union, et que les monastères eussent eu, de ce fait, beaucoup à souffrir.

C'est lui qui inaugura les écoles de Blaj le 18 Octobre 1754, qui prit l'initiative d'aider les élèves en leur fournissant le « pain » et les « légumes bouillis », mesure qui attira beaucoup de jeunes gens à Blaj. Il réorganisa l'imprimerie héritée de ses prédécesseurs: c'est là que furent imprimés presque tous les livres nécessaires à l'église uniate et à ses écoles.

La longue liste des ouvrages qui sortirent de cette imprimerie commence avec la *Bucoavnă* (Abécédaire) de 1699, et la *Pânea pruncilor* (Le pain des enfants) de 1700, qui n'est pas autre chose que le catéchisme catholique du « Pater Boronai Laslo » traduit du hongrois par « Duma Ianăș ».

Le premier livre imprimé sous Petru Pavel Aaron fut une œuvre de l'évêque lui-même: *Floarea Adevărului* (La Fleur de Vérité) (1753) qu'il traduisit en latin sous le titre de *Flosculus veritatis*. Il écrivit et publia encore d'autres livres, par exemple *Doctrina Christiana* (1757), *Păstoricească datorie, dumnezeieștii turme vestită* (1759) (Les devoirs du pasteur expliqués au troupeau de Dieu), *Epistola consolatoria* (1761), *Adevărata mângâere în vreme de lipsă* (La véritable consolation en temps d'épreuve) (1761), *Exordium*, et *Definitio . . . Synodi Florentinae* = (L'ouverture et La définition . . . du Saint Synode de Florence) (1762).

En même temps parurent aussi d'autres ouvrages religieux, didactiques, etc., dont la liste est trop longue pour qu'il soit possible de la reproduire ici.

On ne peut cependant passer sous silence l'activité de l'énergique Gherontie Cotorea. Alors qu'il était encore étudiant en théologie à Trnava (Sâmbăta-Mare, en hongrois Nagyszombat), il écrivit un livre volumineux « Despre schismatica Grecilor » (Sur le Schisme des Grecs), en 1746. La

même année il écrivit aussi « Despre articuluşurile cele de price » (Sur les petits articles en litige), où il traite des points qui séparent les Roumains uniates des orthodoxes. La conclusion en est d'une importance particulière, parce qu'elle montre comment, grâce à l'union avec l'Église romaine s'éveilla chez les jeunes théologiens uniates qui avaient fait leurs études en Occident, l'idée de la romanité du peuple roumain.

Pour Cotorea, les Roumains sont le « véritable sang des « Râmleani » (= Romains) dont les ancêtres « à l'époque de l'empereur Trajan auraient été envoyé de là-bas (de Rome) dans ces contrées ». Le peuple roumain, en suivant les Grecs dans leur religion, et en se séparant de l'église catholique « est tombé esclave du païen », d'où son malheur. « Il fut un temps où le peuple roumain était lui aussi considéré, loué; et maintenant il gît obscur et bafoué de tous. Il fut un temps où il était vaillant et fort à la guerre; et maintenant il est impuissant et plus poltron que les autres peuples. Il fut un temps où il était éclairé, et maintenant il est enveloppé du nuage de l'ignorance: jadis honoré, il est maintenant dédaigné de tous. Il commandait jadis en Transylvanie; et maintenant il ne commande même plus chez lui. Il fut un temps où il se servait des autres peuples à son profit, maintenant il est leur risée ».

Ces idées sont celles que développeront plus tard les coryphées de l'école latiniste: S. Micu Klein, G. Şincai et P. Maior, etc., si nous dépouillons l'élément national de son vêtement de religion militante — car Cotorea croyait l'union avec l'Église Romaine nécessaire pour amener le redressement du peuple roumain esclave et agenouillé devant les peuples étrangers venus se superposer à lui — il semble que nous entendions la voix de l'orthodoxe Sava Popovici dans le sermon « Istoria Românilor din țara Ardealului » prononcé le 22 août 1792 et de G. Lazăr à l'avènement du Métropolitte Dionisie Lupu, ou celle, plus ancienne, du métropolitte Teodosie de Veştem dans la préface de *Liturghier* de 1680.

Cotorea a écrit encore *Cartea de religia și obiceiurile Turcilor* (Livre de la religion et des coutumes des Turcs), *In-*

vățătura creștinească sau catehism mare (L'enseignement chrétien ou le grand catéchisme), qui paraît être le même que celui qui avait été imprimé à Blaj en 1754 et en 1756, *Cerculara* (Circulaire) de 1760, et, enfin, *Pravila după rândul slovelor la buchi* (Règles d'après l'ordre alphabétique) dont aucun exemplaire n'a été retrouvé jusqu'à maintenant.

Nous possédons en outre, en manuscrit, la première grammaire « italo-roumaine » de 1771, composée par un savant de Blaj, Alexe Morășeanu, qui avait fait ses études à Rome vers 1764.

XXIV. Les orthodoxes roumains de Transylvanie commencèrent bientôt une lutte de résistance, de rivalité contre les uniates ; d'où une recrudescence d'activité sur le terrain littéraire, surtout dans les régions méridionales qui demeuraient en contact étroit avec la Valachie.

Une image fidèle des tourments qui agitaient l'âme des humbles, demeurés les défenseurs de la foi ancestrale, nous est donnée par la lettre du 13 mars 1701 du Pater Ianoș, « l'ami » de Constantin Brâncoveanu, que l'évêque Athanase avait laissé pour s'occuper de sa cour d'Alba-Julia à son départ pour Vienne. Il est prêt à faire tout ce que lui demande l'Empereur mais la « foi » « bonne ou mauvaise » qu'il a reçue de ses parents, il refuse à l'abandonner ¹⁾.

Cependant quand le besoin s'en fit sentir plus tard, les deux églises se présentèrent unies dans les luttes politiques. En 1792, Gherasim Adamovici, évêque non uniате, alla à Vienne en compagnie de Ioan Bob, évêque uniате, pour porter le mémoire connu *Supplex libellus Valachorum*, mémoire d'abord présenté à la diète de 1791, mais qui n'avait pas été pris en considération.

Les livres nécessaires à l'église orthodoxe roumaine avaient été en premier lieu importés des Principautés. À l'époque de Gh. Adamovici (1789—1796), les orthodoxes transylvains commencèrent eux-mêmes à imprimer ceux dont ils avaient besoin, car les frontières restaient fermées aux autres, sans

¹⁾ Voir Al. Lapedatu, *Pater Ianoș*, dans *Prinos lui D. A. Sturdza*, Bucarest, 1907, p. 303—310.

qu'il fût possible de les arrêter tous d'ailleurs, ceux-ci se faufilant en cachette « dans les sacs », passant selon l'expression populaire, par « la douane du coucou ». Les premières imprimeries transylvaines qui fonctionnèrent dans ce but furent celle de Petru Bart de Sibiu, celle de Joseph Kurzbeck et de St. Novacovici de Vienne, et plus tard, l'imprimerie orientale de l'université de Buda. Mais les livres sortis de leurs presses sont postérieurs aux débuts de l'école latiniste, et nous nous interdisons, par conséquent, d'en parler ici.

Parmi les Roumains orthodoxes qui combattirent alors par la plume il faut citer Radu Tempea (devenu archiprêtre en 1735, mort en 1742) qui écrivit *Istoria Sfintei Biserici a Șcheilor Brașovului* (Histoire de la Sainte Église de Șchei à Brașov) (complétée ensuite par Radu, qui est peut-être son fils, ou le clerc Radu Dima). L'histoire est au commencement une courte chronique de l'église de Șchei depuis la venue des Bulgares à Brașov (1392), qui reproduit la chronique du prêtre Vasile écrite au XVII^e siècle. La véritable chronique commence avec la deuxième partie, à l'union avec Rome, et par conséquent à l'« Histoire de l'Évêque Athanase ». Montrant les relations des habitants de Brașov avec Brâncoveanu, il s'élève contre l'union et condamne ceux qui « ont rejeté et foulé aux pieds la religion orthodoxe » et ils les maudit en vers naïfs dans le genre des suivants :

Puisse la tiare romaine
Être à jamais anéantie
Pour que nous n'arrivions pas
À nous griser de son houblon.

Il y a surtout lieu de remarquer la conduite énergique de l'archiprêtre de Brașov lorsque se dressa contre lui Ioan Inochentie Micu Klein qui était venu pour attirer les habitants de Brașov à l'Église Uniate. Les documents montrent qu'il a soutenu une lutte toute aussi énergique contre les Saxons.

Vers la fin de la chronique, Radu raconte sa propre vie, donnant ainsi une intéressante autobiographie d'un prêtre actif, énergique, immuablement fidèle à l'orthodoxie et à son peuple.

C'est aussi contre l'Union qu'a été écrite vers 1782 ou même après cette date *Plângerea Sfintei Mănăstiri a Silvașului, din Eparhia Hațegului, din Prislop* (Plainte du Saint Monastère de Silvaș du diocèse d'Hațeg, de Prislop). Cette chronique en vers, qui commence au fondateur légendaire Nicodim et parle également de Michel le Brave « qui voulait unir les Roumains », est un âpre réquisitoire contre les chefs de l'église uniata, et surtout contre Petru Pavel Aaron, qui aurait persécuté le monastère de Prislop. En échange, il fait l'éloge de Visarion Sarai qui soulage les souffrances des orthodoxes et conseille à tous les Roumains de faire pénitence, à Balomir, aux députés de Săliște, etc.

Petru Pavel Aaron este accusé en outre, dans ce même écrit, d'avoir imprimé des livres nuisibles à la religion, comme la *Fleur de la Vérité*, le *Rituel*, les *Liturgies*, et d'avoir détruit les églises et les monastères orthodoxes.

Les querelles religieuses sont un péril national:

Ce ne sera pas un avantage
Que cette Union qu'on a inventée.
Cela va seulement nous éloigner
De nos frères de Valachie
Et de ceux de Moldavie;
Et même entre nous, ceux de Transylvanie,
Cela va introduire le Malin
Et nous ne pourrons plus nous entendre
Ni nous distinguer des Saxons et des Hongrois.

Les orthodoxes ne peuvent être aidés par personne, car Elisabeth, l'impératrice de Russie, est trop loin, et les Roumains d'au-delà des monts sont trop faibles:

Nous avons attendu que vissent d'au-delà des monts
Mes fils Roumains pour nous aider
Mais leur pays était envahi,
Les Turcs et les Grecs le pillaient. ¹⁾

¹⁾ On trouve ces quatre vers seulement dans l'édition de Cezar Boliac (*Buciumul*, 1863, p. 11—12 et 19—20).

Aussi une immense douleur s'empare-t-elle de l'âme du moine qui éclate en malédictions passionnées :

O, que le feu ne t'a-t-il brûlée, Blaj,
Car tu as fait beaucoup de maux.

Mihai Popovici fut également un agitateur religieux. Il était prêtre à Sân-Miclăuș dans le Banat; voyageant en Russie pour demander des secours en faveur de l'église orthodoxe, il s'établit quelque temps à Petersbourg et admirant les merveilles de la Cour, il se mit à les décrire dans un intéressant petit livre de notes.

Signalons en outre Théodore Ivanovici Corbea parmi les écrivains religieux et les poètes du début du XVIII-e siècle. Comme le métropolite Dosoftei de Moldavie, mais probablement sans connaître les œuvres de ce dernier, il transposa le *Psautier* en vers roumains. Corbea était de Brașov et, comme plusieurs membres de sa famille, il se mit au service du czar. Il dédia à celui-ci en 1720 le *Psautier en vers* dont « en l'année 1725 » il donna un exemplaire « à la Sainte Église de Brașov ». Après quelques vers adressés « au prophète et à l'empereur David », commence le *Psautier*.

Sans arriver au niveau de celle du métropolite Dosoftei, la traduction de Corbea est de beaucoup supérieure aux *Psautiers* calvinistes du XVII-e siècle.

En dehors du *Psautier en vers* nous avons encore le *Lexicon latino-roumain traduit par Todor Corbea sin Ieromon. Ioasaf de Brașov*. La traduction se fit entre 1691 et 1703, aux frais de Mitrofan, évêque de Buzău, d'après le dictionnaire latino-hongrois d'Albert Molnár et est conservée à Blaj¹⁾.

Dimitrie Eustatievici, ou Eustathiadis Grid, est encore un orthodoxe de Brașov. Il avait fait ses études en Russie et entretenait d'étroites relations avec la Cour de Bucarest. Il écrivit en 1757 la première *Grammaire roumaine*, qui lui avait été demandée dès 1735 par Constantin Mavrocordat, en s'adressant aux « sources véritables toujours coulantes et intaris-

¹⁾ Voir plus loin L. Göbl *A magyar szótáriróadalom hatása az oláhra*, Budapest, 1932, p. 4—22.

sables des régions de la Moscovie, à l'Académie de Petru Movilă, de Kiew, aux grammaires « grecque, slavonne et latine », dans lesquelles il avait naguère étudié et dont il traduisit servilement la terminologie. Bien qu'il ait eu l'ambition de nous faire connaître, par sa grammaire, « les douces de la langue roumaine », il n'a nullement réussi à donner ce que l'on attendait de lui: une base pour les études grammaticales qui suivirent. Et d'ailleurs sa grammaire resta manuscrite et peu de personnes eurent l'occasion de la connaître. ¹⁾

Pendant qu'il enseignait aux écoles de Braşov, il écrit encore un *Catéchisme serbe, allemand et roumain, Indreptarea păcătosului* (Le redressement du pécheur) et, traduit du russe *Economia lui Florin cel Mare* (L'Economie de Florin le Grand). Plus tard, après avoir été « nommé directeur » des « écoles orthodoxes de Transylvanie », il imprima: *Desvolta-tele și tâlcuitele evanghelii* (Développements et interprétations des Évangiles), Sibiu, 1790; *Synopsisă adecă cuprindere în scurtă a cei vechi și a cei noao scripturi* (Synopsis, c'est-à-dire résumé de l'Ancien et du Nouveau Testament), Sibiu, 1791; *Scurtă izvodă pentru lucruri de obște și de chilină în scrisori de multe chipuri* (Bref modèle pour les sujets généraux ou particuliers de lettres de toutes sortes), Sibiu, 1792.

A Braşov, le clerc Petru Şoanul, qui avait créé une « imprimerie nouvelle » avec des caractères taillés à la main, imprima en 1733 le premier *Calendrier roumain* « composé d'après le calendrier serbe » « pour servir 100 ans ».

XXV. Comme on ne trouvait pas d'imprimeurs en nombre suffisant, au XVIII-e siècle les Roumains transylvains des deux confessions continuèrent à copier des manuscrits qui contenaient, à côté des textes religieux nécessaires aux offices, des sermons pour toutes circonstances, et divers livres populaires.

C'est ainsi que sur les feuilles blanches d'un manuscrit du XVIII-e siècle qui contient des *Sermons funèbres*, des

¹⁾ N. Iorga attribue à D. Eustatievici aussi le manuscrit *Insemnări de cronică ale clericilor din Şcheii Braşovului* (Notes de chronique de Şchei à Braşov); voir *Buletinul Comisiei istorice*, vol. XII—1933, p. 59—99.

Prières pour la Sainte Communion, l'Office des *Saintes Passions*, etc., et qui se trouve à la bibliothèque du lycée « G. Coşbuc » de Năsăud, a été copiée en 1715 *La Lettre de Notre Seigneur Jésus-Christ* ou *Légende du Dimanche*. Bien que ne nous ayant pas été conservés, d'autres légendes de cette sorte furent sans doute copiées et on a probablement lu avec plaisir *Alexandrie* comme dès le XVI-e siècle, *la Fleur des Dons* ou *la Petite Abeille* (un manuscrit du XVIII-e siècle portant le titre de *la Fleur des Dons*, mais d'un contenu tout différent de l'autre se trouve dans la bibliothèque de J. Martian de Năsăud), etc. Du XVIII-e siècle ont été conservées plusieurs copies transylvaines de *Archir et Anadan*.

Nous pouvons nous faire une idée claire de ce qui se lisait dans ce genre en Transylvanie au XVIII-e siècle d'après trois manuscrits qui nous sont parvenus et qui sont des miscellanées.

Le premier est le *Codicele Mateiu Voileanu*, ainsi nommé du « logothète Mateiu Voileanu le clerc », qui l'a écrit entre 1737 et 1768. Mateiu était un Transylvain né à Voila, près de Făgăraş. Il a écrit son manuscrit au monastère de Drăguş et Bistriţa, puis dans la commune de Hundorf, et enfin en 1761 à Şoimuş roumain.

Le manuscrit de Mateiu Voileanu nous révèle on ne peut mieux l'état de la culture et du goût littéraire des lettrés transylvains au XVIII-e siècle. À côté de textes purement religieux, de vies de saints, de fragments de *Pateric* ou d'*Otecinic*, de vers latins écrits en caractères cyrilliques, d'évangiles expliqués, de canons, de demandes d'absolutions et de prières, nous trouvons *l'Histoire de la Troade*, *l'Histoire de la Sibylle de Crète*, les *Sortilèges de la Pythie idolâtre*, *Le règne de Basile de Macédoine*, *Le règne de Léon le Sage*, les *Prophéties de la venue du Christ*, *Le conte d'Archerie et de son neveu Anadan*, *La Lettre qui est tombée du ciel*, les *Exemples philosophiques* traduits du grec, le *cantique de Joasaf... quand il est entré dans le désert*. Ces trois derniers morceaux sont des contes en vers. Nous avons encore le psaume 136 rimé par Mateiu Voileanu lui-même, qui

traduisit aussi en vers quelques hexamètres latins d'Eusèbe de Pampylie, Évêque du Césarée de Palestine, « Sur les Prophéties de la Sibylle »¹⁾.

Le deuxième manuscrit a été écrit entre 1754 et 1783 par plusieurs hommes instruits vivant isolés à la campagne parmi lesquels se trouvent un Ion de Surduc et un diacre Mihai Popovici de Cuzap. Il ne contient pas moins de 48 textes, parmi lesquels il y a des copies de textes anciens, comme par exemple la *Prière pour chasser les diables des eaux*, qui complète le texte conservé en partie seulement dans le *Codex Sturdzanus*, *Paroles pour lorsque l'âme quitte le corps*, etc... Le premier est un fragment d'une saynète comico-satirique en vers, le premier de ce genre en roumain (un prélat sert de juge dans le procès intenté par une jeune fille trompée à un homme qui l'abandonne). Nous trouvons là aussi d'autres textes en vers, comme celui qui sur un ton plaisant conte la manière dont naît l'amour chez les payasans, *Verșul lui Adam* (le poème d'Adam), qui a été copié ultérieurement, etc... Nous donnons ici le titre des textes les plus importants: *Enseignement relatif au tabac*, *Vlasi chez Jésus-Christ*, *Paroles prononcées par Jésus sur la Croix*, *Conte du Jugement dernier*, *Histoire d'Abraham*, *Histoire de Saint-Jean le théologien au Jugement Dernier*, *Paroles pour lorsque l'âme quitte le corps*, *Explications du songe de Sihaici*, *Enseignement du Seigneur Archerie*, *Histoire d'Adam*, *Explications sur la richesse de ce monde*, *Histoire de l'Archange Michel*, *Histoire de Jean l'Évangéliste*, *Cantique de Constantin l'Empereur chrétien*, *Sermon des 12 Vendredis*, *Chant sur la fin des princes et des empereurs*, et d'autres chants, sermons, belles histoires, formules d'incantations contre la peste et la fièvre (l'une d'entre elles, slavo-roumaine, doit être écrite « à jeun »), prières (une en hongrois et « les héritages » ou le « Notre Père » en tzigane) etc..²⁾.

¹⁾ Voir *Codicele Mateiu Voileanu, Scrieri din prima jumătate a veacului trecut*, publié par Mateiu Voileanu, assesseur au consistoire, Sibiu, 1891.

²⁾ Nous avons parlé de lui dans *Dacoromania*, III, p. 238—251, où nous avons publié aussi deux des textes les plus intéressants.

Dans la *Dacoromania*, V, p. 502—522, nous avons décrit un troisième manuscrit, écrit par un émigrant du nom de « Nicolas » qui, d'après la langue, doit être originaire d'Olténie, et qui a passé en Transylvanie après 1769. Le livre a été gardé dans cette province après avoir circulé dans plusieurs villages. Il a été écrit avant 1800 et contient, comme nous le montrent d'autres manuscrits, certains textes venus, les uns des Principautés, les autres de Transylvanie. À côté de fragments de la *Correction des Pécheurs*, et du *Pateric* ou de l'*Otecinic* (*Pour le miracle qui s'est accompli pour le peintre, Pour l'enfant d'un an que la Mère de Dieu a gardé en bonne Santé, Pour Saint Jean Cucuzel, etc...*), on y trouve *L'Épître de la Mère de Notre Seigneur Jésus-Christ, L'Explication de la Sainte Liturgie, des Demandes et Réponses, La Plainte de la Mère de Jésus-Christ, en vers, Vers pour un mariage, Vers pour Noël*, et beaucoup d'autres poésies, une *Berceuse*, deux chroniques rimées (*l'Histoire de la Valachie à partir de 1769, et des Vers de Hotin*) connues dans d'autres variantes. Deux variantes anciennes des *vers* nommés aussi *Chant de l'étranger* ont été publiées par Gaster dans la *Rev. pentru ist. arh. și filol.*, II—1883, p. 320, Nr. XI et XII.

Le cadre de ce chant dans le manuscrit de l'émigré Nicolas nous montre qu'il repose sur la réalité. C'était le chant « des émigrés » réfugiés des Principautés en Transylvanie. D'autres variantes des poésies publiées par Gaster dans la revue citée plus haut témoignent que celles-ci sont assez anciennes et que l'affirmation qui voudrait qu'A. Pann « ait utilisé des manuscrits antérieurs en ne les changeant souvent que très peu » (*Rev. pentru ist. arh. și filol.*, II, 1883, p. 314) est exacte.

Un manuscrit du *Musée de la Langue roumaine*, de Cluj, nous conserve l'*Isopia* (Vie d'Esopé) écrite en 1784 à Brașov.

Certaines de ces oeuvres furent aussi imprimées vers la fin du XVIII-e siècle. Ce sont par exemple: *Les Exemples philosophiques*, Sibiu, 1795; *Vie et exemples d'Esopé*, Sibiu, 1795; etc.

XXVI. Nous ignorons à quel peuple appartenait un certain Gavril Chiș, qui, dans une pétition originale en vers de l'année 1714, demande à un comte son intervention pour être nommé garde-forestier dans les montagnes à Hunedoara, lui promettant de donner satisfaction, et d'offrir en échange de cette faveur, un cheval, des béliers, des truites, du fromage et de la galette. La poésie est écrite en caractères latins et avec l'orthographe hongroise¹). Nous avons en tout cas des preuves que la poésie populaire roumaine était fort appréciée, imitée et traduite par les lettrés hongrois du XVIII-e siècle. Divers manuscrits hongrois nous ont gardé de nombreux exemples de ce genre²).

En l'« anyi Domnului o mnyije septyeszutyé, sáse-zéts, si vopt » (1768) furent imprimés, probablement à Cluj, *Kintyets kimpenyesty ku glazurj rumunyesty* (Chants rustiques avec paroles roumaines), *Fekutyé gye-un Holtyej Kimptyán Pintru vojá Fetyilor, Nyeveztyirol* (sic), *S- tselora kuj sze potrivészsk si ku dltsi se izbeszk* (sic = iubesc)³) (faits par un célibataire

¹) Nous l'avons publiée dans *Făt-frumos*, Suceava, I, 1926, Nr. I, p. 23.

²) Quelques uns d'entre eux, datant de 1798, ont été relevés par T. Attila Szabó dans *Az Erdélyi Múzeum Egylet XVI.—XIX. századi kéziratok énekeskönyvei*, Cluj, 1929, p. 12, No. 21. Le *Chant de Horia* est de 1785 (Hóra panaszos éneke), id., ibid., No. 22. Tous ont été reproduits par O. Ghibu dans *Contribuții la istoria poeziei noastre populare și culte*, Bucarest, 1934, p. 28—36. En ce qui concerne *Brumărelul* (Octobre), qui existe en roumain et en hongrois, les variantes roumaines sont plus nombreuses. Il se trouve aussi dans le manuscrit No. 3102 du Musée Transylvain du début du XIX-e siècle, et non seulement dans la collection de V. Alecsandri et de G. Dem. Teodorescu, mais aussi chez *Alexici, Bălășel* et dans les revues *Șezătoarea, Junimea literară, Semenicul*, etc. Une poésie intitulée « Hai-hui », de cette époque a été publiée par nous dans *Junimea literară*, Cernăuți, XV, No. 1-2, p. 6—7. Mais nous en connaissons aussi d'autres. Ainsi, dans le manuscrit A, 353. No. I. C. 14 de la Bibliothèque du Musée Transylvain se trouve *Musška Szavu notája*; dans un autre manuscrit un « *Bărbunc* » (= germ. Werbung « racolage » et « danse paysanne »), etc.

³) Le petit livre a été décrit d'abord par H. Teculescu, *Oameni și locuri*, dans *Anuarul Liceului Principele Nicolae din Sighișoara*, a. 1929-30—1932-33, Sighișoara, 1937, p. 366—368, qui donne aussi en facsimilé la feuille du titre (p. 331) et la première page du texte (p. 333); puis par O. Ghibu, o. c., qui en a publié en entier le texte roumain dans une transcription moderne.

de la plaine pour le plaisir des jeunes filles, des femmes et de ceux auxquels ils conviennent, et qui sont amoureux). Après 1780 l'on commence à imprimer aussi d'autres vers; par exemple *Pustia dragoste* (amour solitaire), Sibiu, 1786, à l'occasion du mariage de l'imprimeur Hochmeister, etc.

BIBLIOGRAPHIE¹⁾

- ADAMESCU GH.: *Contribuțiuni la bibliografia românească*. Fasc. I—III, Bucarest 1921—1928.
- BIANU I. et HODOȘ N.: *Bibliografia românească veche*. Vol. I (1508—1716), Bucarest 1898. Vol. II (1717—1808), Bucarest 1905.
- BĂRBULESCU I.: *Curentele literare la Români în perioada slavonismului cultural*, Bucarest 1928.
- CANDREA I.-A.: *Psaltirea scheiană comparată cu celelalte psaltiri din sec. XVI și XVII traduse din slavonește*, Bucarest 1916.
- CARTOJAN N.: *Cărțile populare în literatura românească*. Vol. I. *Epoca influenței sud-slave*, Bucarest 1929.
- CIPARIU T.: *Crestomatia sau analecte literare din cărțile vechi și nouă românești, tipărite și manuscrise, începând dela secolul XVI până la XIX, cu notițe literare*, Blaj 1858.
- CIPARIU T.: *Principii de limbă și de scriptură*, Blaj 1866.
- DENSUSIANU O.: *Histoire de la langue roumaine*. Tome premier: *Les Origines*, Paris 1901. Tome second, Fasc. I: *Le seizième siècle*, Paris 1914; Fasc. II, idem, Paris 1932; Fasc. III, idem, Paris, 1938.
- DRĂGANU N.: *Două manuscrise vechi: Codicele Todorescu și Codicele Martian*, Bucarest 1914.
- DRĂGANU N.: *Cea mai veche carte Rákócziánă*, dans *Anuarul Institutului de Istorie Națională din Cluj*, I, 1921-22, Cluj 1922, p. 161—278.
- DRĂGANU N.: *Manuscrisul liceului «G. Coșbuc» din Năsăud*, etc., dans *Dacoromania*, II, 1922-23, Cluj 1924, p. 472—508.
- DRĂGANU N.: *Codicele pribeagului Ștefan, voievodul Moldovei*, dans *Anuarul Institutului de Istorie Națională din Cluj*, III, 1924-25, Cluj 1925, p. 181—254.

D'après ce qui a été publié l'on ne peut préciser si le petit livre qui a le même contenu décrit par Dr. A. Veress, *Bibliografia româno-ungară*, 2-e vol., Bucarest, 1931, p. 121—122, est ou non une deuxième édition de celui de 1768. Ce deuxième exemplaire décrit par Veress est imprimé entièrement en caractères latins et avec l'orthographe hongroise, et non en caractères cyrilliques, et il contient tous les 14 chants roumains et « non seulement 7 des 14 » comme l'affirme O. Ghibu, *o. c.*, p. 4.

¹⁾ Nous ne donnons dans cette bibliographie que les ouvrages les plus importants. On y peut trouver la bibliographie des différentes questions de détail.

- DRĂGANU N.: *Mihail Halici* (Contribuție la istoria culturală românească din sec. XVII), dans *Dacoromania*, IV, 1924-26, Cluj 1927, p. 77—168.
- GASTER M.: *Chrestomatia română*, I-er et II-e volumes, Bucarest 1891.
- GASTER M.: *Geschichte der rumänischen Litteratur*, dans *Gröber: Grundriss der romanischen Philologie*, II. Band, 3. Abt., Strassburg 1901.
- GASTER M.: *Literatura populară română*, Bucarest, 1888.
- HASDEU B. P.: *Cuvențe den bătrâni*. T. I, Buc. 1878. T. II, Bucarest-Leipzig 1880.
- IONAȘCU R.: *Gramaticii români*, Iași 1914.
- IORGA N.: *Istoria literaturii religioase a Românilor până la 1688*, Bucarest 1904.
- IORGA N.: *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea* (1688—1821). Vol. I et II, Bucarest 1901.
- IORGA N.: *Istoria literaturii românești*, I, Literatura populară.— Literatura slavonă.— Vechea literatură religioasă.— Întâii cronicari (Littérature populaire.— Littérature slavonne.— Littérature religieuse ancienne.— Les premiers chroniqueurs), 1688, II-e édition revue et abondamment augmentée, Bucarest 1925.
- IORGA N.: *Istoria literaturii românești*, II, de la 1688 la 1780. II-e édition revue et abondamment augmentée, Bucarest 1928.
- LUPAȘ I.: *Cronicari și istorici români din Transilvania*. Vol. I-II, Craiova (Scrisul Românesc), 1933.
- MOLDOVAN S., *Poeziile noastre populare istorice*, dans *Transilvania*, Sibiu 1911, pp. 681—699.
- MAZILU D. R.: *Diaconul Coresi*. Contribuții, Bucarest 1933.
- PASCU Dr. G.: *Istoria literaturii și limbii române din secolul XVI*, Bucarest 1931.
- PASCU Dr. G.: *Istoria literaturii române din secolul XVII*, Jassy 1922.
- PASCU Dr. G.: *Istoria literaturii române din secolul XVIII*. Epoca lui Clain, Șincai și Maior, Jassy 1927.
- PHILIPPIDE AL.: *Introducere în istoria limbii și literaturii române*, Jassy 1888.
- PREDESCU L.: *Diaconul Coresi*, Bucarest, 1933.
- PROCOPOVICI AL.: *Introducere în studiul literaturii vechi*, Cernăuți 1922.
- PUȘCARIU S.: *Istoria literaturii române*. Epoca veche. Vol. I, Sibiu 1921. II-e édition, Sibiu 1930. III-e éd. Sibiu 1936 (sans changement).
- ROSETTI AL.: *Limba română în secolul al XVI-lea*, Bucarest 1932.
- SBIERA Dr. I. G.: *Mișcări culturale și literare la Români din stânga Dunării în răstimpul dela 1504—1714*, Cernăuți 1897.
- SULICĂ N.: *Cătehismele românești din 1544 (Sibiu) și 1559 (Brașov)*. (Precizări cu privire la izvoarele lor = Précisions sur leurs sources), dans *Anuarul liceului de băieți Al. Papiu-Ilarian din Tg.-Mureș, Târgu-Mureș* 1936, p. 47—101.
- VERESS Dr. E.: *Erdélyi és Magyarországi régi oláh könyvek és nyomtatványok* (1544—1808), Cluj 1910.
- VERESS Dr. A.: *Bibliografia română-ungară*. I-er et II-e volumes, Bucarest 1931.

